Lettres d'Henri-Frédéric Amiel et de Charles Le Fort (1839-1872)

Autor(en): **Bouvier, Bernard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Geschichte = Revue d'histoire suisse**

Band (Jahr): **14 (1934)**

Heft 4

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-72188

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lettres d'Henri-Frédéric Amiel et de Charles Le Fort (1839—1872) [1]

publiées par *Bernard Bouvier.*

Introduction.

H. F. Amiel, l'auteur aujourd'hui célèbre du *Journal intime,* comptait parmi ses condisciples Charles-Guillaume Le Fort, fils de Jean-Louis et petit-fils de Jacques Le Fort, l'un et l'autre, comme lui-même à son tour, professeurs de droit romain à l'Académie de Genève [2].

---

[1] Les suppressions pratiquées dans les textes qui suivent, afin de dégager l'essentiel de cette correspondance et d'en éliminer les renseignements accessoires, ont été indiquées par des points de suspension.

[2] V. *Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève,* t. XXIII (1888—1894), p. 567—600: *Charles Le Fort* (1821—1888) par Théophile Dufour. *Biographie, suivie d'une Bibliographie* (p. 580—600), qui compte 187 numéros. — Le Fort fut membre de la Société d'Histoire et d'Archéologie pendant quarante-cinq ans, et six fois son président. Il lui présenta environ cent cinquante communications.

« La Société d'Histoire, dit Th. Dufour, avait fini par être l'objet de ses efforts presque journaliers, de ses constantes préoccupations » .... « Autour de lui, dans cette patrie genevoise à laquelle il fut toujours aussi profondément attaché qu'à la patrie suisse, son influence sur les études historiques a été, on peut le dire, considérable. Ses conseils et ses encouragements n'ont jamais fait défaut à ceux qui s'adressaient à lui: par un irrésistible besoin de propagande, il les poussait volontiers dans la voie où ils hésitaient à s'aventurer. Doué d'une mémoire imperturbable, ayant sans cesse présents à l'esprit les faits, les noms, les dates, il était prêt à répondre sur quelque sujet qu'on l'interrogeât, et à fournir aux questionneurs les renseignements qu'ils eussent vainement cherchés ailleurs. Avec une complaisance spontanée et inépuisable, il accueillait toutes les demandes, il ne repoussait personne, parce qu'il aimait à rendre service aux autres. Obliger, obliger toujours, telle aurait pu être sa devise, s'il n'avait pas été aussi modeste que serviable.»

Membres d'abord de la Société d'étudiants de Belles-Lettres, Amiel et Le Fort sont reçus dans la Société de Zofingue, l'un et l'autre âgés de dix-sept ans, le 26 décembre 1838. C'est là que se lia une amitié, qu'entretint, une fois qu'ils eurent quitté Genève pour des voyages et des années d'études à l'étranger, une longue correspondance. Telle que je la possède, grâce au legs et au don que m'en ont fait Melle Fanny Mercier, héritière des papiers d'Amiel, et M. Henri Le Fort, elle s'étend de 1839 à 1881, et compte quatorze lettres d'Amiel à Le Fort, et dix-sept de celui-ci à celui-là. Mais les plus considérables et les plus intéressantes d'entre elles appartiennent aux années où Amiel a vécu loin de Genève, de 1841 à 1849. Devenus voisins, puis collègues à l'Académie, on comprend qu'ils n'échangent plus que de courts et rares billets.

Dès le début de ses études académiques, Le Fort avait passé un semestre à l'université de Bonn; en 1845, il s'était rendu à Berlin, et, de là, il avait fait, l'année suivante, en compagnie du jeune archéologue vaudois, Troyon, un voyage en Russie, en Suède et en Danemark; puis, avant de rentrer définitivement à Genève, des séjours à Turin et à Paris. Nommé, en 1854, professeur de droit romain, il enseigna à l'Académie jusqu'en 1872. De 1862 à 1870, il fut député au Grand Conseil; de 1876 à 1884, juge à la Cour de cassation. Il mourait en 1884, trois ans après Amiel. Dans toutes ses fonctions, il se montra homme de sage conseil, un savant, un libéral, un patriote et un chrétien. C'est ainsi qu'il fit honneur à son nom et à la cité.

* * *

Parmi ses condisciples, et quoiqu'ils parussent dissemblables par les origines sociales, par le caractère, le tempérament, les dons naturels et tous les mouvements de l'esprit, Amiel s'était attaché à Le Fort. Ce n'est pas une affinité d'âme, ni une affection profonde, mais une amitié franche, une loyale camaraderie. Amiel appréciait la droiture de jugement et de coeur de Le Fort. Le Fort pressentait le génie d'Amiel, sans le définir ni le solliciter. Comme à tant d'autres compagnons de sa brillante jeunesse, l'homme du *Journal intime* lui demeura étranger. Et quand furent

publiés les premiers fragments du *Journal,* quelques années avant la mort de Le Fort, ce fut certainement pour lui, comme pour la plupart des familiers et des collègues d'Amiel, une découverte, une surprise inexplicable et un étonnement profond.

Le rêveur inconnu, le penseur mystérieux, l'explorateur des régions illimitées de la vie intérieure, seuls un ou deux compagnons de jeunesse avaient pu l'entrevoir, le deviner. Mais Le Fort n'était pas de ceux-là, n'en pouvait pas être. Sa correspondance avec Amiel, sauf quelques lettres plus confidentielles de ce dernier, ne demande ni ne donne davantage qu'un échange de leurs expériences d'étudiants, de leurs aventures de voyage, de leurs projets de carrière et de leurs préoccupations, leur angoisse parfois, pour le présent et l'avenir de Genève.

Au fond, la relation entre ces deux hommes, naturelle et entretenue par les circonstances, c'est l'exemple réussi d'une belle amitié « zofingienne », qui donne un sens clair, une force sincère, mais bornée, aux trois mots de la devise de notre Société nationale d'étudiants: *Patrie. Amitié. Science.* Et celles de leurs lettres qui valent d'être reproduites se peuvent grouper successivement sous trois rubriques: la Société de Zofingue, 1839—1841; les années de voyage, 1844—1846; la Révolution de Genève, 1846—1847. Ce sont celles que nous avons choisies, et dont nous souhaitons qu'elles intéressent les ouvriers et les amis de notre histoire nationale.

Bernard Bouvier.

1839—1841.

Ch. Le Fort à H. F. Amiel.

Redoutable *Barbefraîche,* sous l'attente des menaces dont tu m'effrayes, je suis pétrifié. Veuilles mettre un terme à mes inquiétudes, en m'énoncant d'une manière précise le sujet de ton courroux.

Attends, pécheur! Avant de te communiquer des motifs que tu trouveras valables, pour m'engager à refuser le rôle d'historiographe de la Société, je dois te dire un fait qui pourra te faire comprendre dès l'abord que je ne puis accepter.

Ce fait, c'est que je dois, dès la fin du semestre d'hiver, quitter momentanément (pour sept mois en minimum) Genève et la Société de Zofingue. Il s'ensuit que, dans le cas où l'on voudrait me donner ta charge, il faudrait, dans moins de trois mois, la transmettre à quelque autre, sans que la tâche ait été bien avancée. Il est clair qu'il faut nommer quelqu'un qui puisse s'en occuper plusieurs mois de suite...

Pour me convaincre, tu me dis: Tu as du goût pour l'histoire, la compréhension de l'enchaînement des petites affaires; tu t'es occupé de l'histoire avec prédilection; cela pourrait même t'intéresser. Tu dois un peu de ton temps à la Société, et un peu de tes facultés particulières....

Je réponds: Je me suis acquis une réputation, qui m'est très fâcheuse, de goût, et de talent pour l'histoire. J'avoue que je l'aime en effet: mais c'est un amour malheureux: car je vois que je ne vaux rien pour concorder les faits entr'eux, les envisager sous toutes leurs faces etc. — Je n'ai jamais mis à fin une seule composition historique, et je suis embarrassé pour me tirer de mon histoire de l'Académie, que je tiens à finir.

Si ce que tu m'attribues comme historien était vrai, je serais trop heureux de m'occuper avec zèle de tant d'objets obscurs et dignes d'intérêt, dans l'histoire suisse et genevoise, plutôt que de l'histoire de notre Société.

à Monsieur H. Fréd. Amiel.

H. Fréd. Amiel, étudiant dans la Fac. des Sciences, ancien Secr. de la Soc. de B. L.; ex-membre du Com. Centr. de la Soc. de Zofingue, vice-président-caissier de la Section de Gen. de la dite Société, etc etc. est prié, requis, et au besoin sommé — par Ch. Le Fort, membre du Comité de Revue de la dite Section de la susdite société, et chargé de recueillir et mettre en ordre les Archives du dit comité pour l'année 1839—40, et d'en dresser un rapport: requis, dis-je, de lui remettre, dans le but précité, les deux chroniques qu'il a lues aux mois de Décembre et Janvier précédents, et au plutôt que faire se pourra.

S'il pouvait remettre aux dites Archives, — par commisération pour leur extrême pauvreté — sa chanson sur « le Siècle, » et son charmant fragment sur « Le Lever du soleil, » — morceaux dignes en tout point de passer à la postérité et d'enrichir notre maigre recueil, il ferait le plus extrême plaisir au requérant et soussigné

Ch. Le Fort.

à Monsieur Charles Le Fort à Genève.

Vendredi mat. 11 7bre 1840.

Mon cher Le Fort,

Je t'écris de Grindelwald, et je serai ce soir à Meyringen. Ces noms seuls t'indiquent que je ne puis profiter de ta bienveillante invitation, ce que je regrette sincèrement[3].....

L'hôtel des Boulangers, à Berne, est tenu depuis six mois par l'ancien hôtelier du Boeuf (Ochsen) à Zofingue: agréable rencontre. Ils ne m'ont pas trop écorché, pour un ami. — Mais, à ma couchée du lendemain, à Gsteig, une lieue en avant d'Interlaken, sur la route du Staubbach, on m'a indignement volé. Pas un mot de français, à grand' peine un peu de choux, que je n'ai pas pu avaler, trois pommes de terre bouillies à la circonférence, et un lit où je n'était pas couvert, plus un petit déjeûner au pain sec et au beurre fort: le tout pour la modique somme de 3, puis 2 francs. J'étais furieux de me voir volé, sans pouvoir bâtonner le voleur. Il voulait encore aller au préfet, et si ce n'avait été à Interlaken, j'aurais accepté de grand coeur. Mais dans ce maudit coin, où, en disant dans toutes les langues à un homme: fripon, fourbe, voleur, menteur, écorcheur, on n'est pas compris, que diable veux-tu qu'on fasse? Le préfet serait aussi allemand: on jure et l'on paie, deux monnaies toutes deux adressées au même

[3] Le Fort avait proposé à Amiel de se joindre à lui et quelques autres, « gens pacifiques, bons enfants, passablement gais et entrain,» pour le voyage jusqu'à la fête centrale à Zofingue. « J'espère, lui disait-il, que toutes nos courses réussiront et rempliront nos âmes de patriotisme et de poésie.»

individu; puis l'on s'en va, en se disant pour consolation: finalement j'aurais pu être assassiné.

Tissot qui a passé la Wengern-Alp te parlera des beautés de l'endroit. De l'auberge surtout, on se voit au pied de la sublime Jungfrau, que défend le tonnerre éternel des avalanches, qui balaient ses flancs gigantesques. Ceci n'est point une figure poétique: j'invoque ceux qui l'ont vu. L'avalanche fait un bruit de tonnerre, et, tant que le soleil donne, elles se succèdent de minute en minute. L'Eiger, le Wetterhorn, le Silberhorn, forment un digne cortège à la reine des *Vierges,* dressée sur la vallée en manière de défi. Un seul homme l'a gravie, elle est encore fière.

Le beau temps m'a favorisé jusqu'à présent; puisse-t-il continuer. J'ai passé la Wengern-Alp sans guide, avec mon hâvre-sac sur le dos, en chantant, et de 11—1 heures; je vous réponds que j'avais chaud, quoique auparavant je me fusse couché au pied de la grandiose cascade, pour me pénétrer de la fraîcheur de ses eaux. Je n'ai pu voir l'arc-en-ciel.....

Aujourd'hui le Reichenbach, dans deux jours le Righi. Vive le beau temps, salut aux amis!

ton dévoué

H. Fréd. Amiel, secrét.

à Monsieur Henri-Fréderic Amiel, étudt., à Genève.

Bonn, Mercredi 27 Octobre 1840[4].

Mon cher Amiel,

.... Mes trois semaines d'Angleterre se sont passées entièrement à Londres, que je ne pouvais même connaître qu'extérieurement et un peu comme un sourd muet, et malgré tout le plaisir de cette course dont le premier but était une visite à ma soeur, j'aurais besoin d'un bon voyage postérieur pour connaître passablement la nation Britannique. — Un amateur plus zélé que moi de la mécanique eût pu s'enthousiasmer chaque jour à la vue des prodiges de l'industrie: et je t'avoue que c'est quelque chose

[4] Un mois plus tard, Le Fort est à Bonn, après un court séjour en Angleterre.

de très intéressant; on aime à voir cette activité libre et puissante courbant la nature sous la force de la volonté humaine, aidée des trésors de la science: ici une route au-dessous des flots de la rivière, là un chemin de fer au dessus des rues et des toits des maisons, un autre perçant de hautes collines et escaladant de profonds précipices; au bord de la route de fer, un télégraphe électrique transmettant les pensées humaines à une longue distance, à l'instant même etc. etc. — Les riches manufactures, brasseries, sont de vrais états; leurs revenus et leur administration sont, je suis sûr, plus compliqués que ceux de plusieurs de nos cantons: et 1 ou 2 négociants, leur intérêt seul pour guide, les mènent parfaitement. Et ce n'est pas seulement un intérêt utilitaire: la nation devient riche et les richesses peuvent s'y consumer dans de nobles buts. Les sociétés religieuses sont richement fournies; le comte de Bridgewater fait des concours pour les sciences naturelles, et publie presque à ses frais un grand ouvrage d'Agassiz sur les poissons fossiles (je te donne des exemples qui me passent par la tête). Le bien et le mal ont à leur disposition de grandes ressources; le grandiose, le colossal, se rencontre à chaque pas chez ce peuple qui trouve, dans son commerce et son industrie, les fondements d'une puissance gigantesque dans les affaires de notre monde. Tu vois que la mécanique m'a mené loin, et Colladon serait tout content de m'entendre tenir un pareil langage. — J'ai pu faire de l'acoustique dans la coupole de Saint-Paul et de l'astronomie à Greenwich, dont je me faisais une plus haute idée que je n'ai trouvé. — La science tranquille et spéculative se trouverait mal à l'aise dans ce brouhaha commercial de Londres, et bien des livres allemands seraient rejetés avec dédain comme rêveries inutiles. Rêveries, il se peut que ce le soit quelquefois, mais les Allemands m'ont l'air de ne point craindre l'inutile, j'entends ce qui ne peut se réaliser plus ou moins immédiatement pour le bien-être humain. — Tout ce qui est, tout ce qui a été, dans le monde matériel ou dans celui des esprits, est l'objet de la science et de la spéculation germaniques, et non pas seulement ce qui remplit le cadre de telle ou telle science d'observations qui tombent sous les sens. Aussi aime-t-on renverser les barrières de ces sciences, en montrer les rapports, les unir entr'elles

par des points de vue, forcés quelquefois, et les ramener à une unité spirituelle. — Aussi la philosophie joue-t-elle un rôle considérable, s'étend de tous côtés, et entre dans le domaine des autres sciences humaines, qui n'en sont que des développements partiels. Sur elle repose la théologie presqu'entière: les *theologs* dominent dans les cours de philosophie et les spéculations prennent une partie de leur temps. — Plus positif, le droit n'échappe pas, et j'en suis très heureux, à la tendance générale: au dessus des lois et des codes, qu'ils n'en étudient pas moins avec une grande exactitude, planent toujours les idées générales de justice, d'état, etc. La philologie n'est plus une science de mots: leurs ouvrages sont l'expression de l'esprit de leur temps; on peut y saisir les diverses formes de la pensée humaine. — L'étude des langues devient de la psychologie, et les diverses métriques sont ramenées à des règles certaines. — A côté de travaux de minutieuse exactitude sur l'histoire des diverses nations, ils font nombre maintenant les ouvrages où l'on caractérise à grands traits, avec autant de sagacité que de profondeur, les diverses phases de la vie des peuples et où l'on en recherche les causes, soit dans les ressorts de la vie humaine, soit dans l'influence de la Nature etc. L'école historique française a perdu à mes yeux cette prééminence éclatante que l'on lui donne dans sa patrie: et quelqu'en soit le mérite, je ne doute pas qu'elle ne baisse la tête devant ces travaux encore plus consciencieux, et tout aussi vivants, tout aussi animés. — Les sciences naturelles seules me semblent toujours un peu en baisse, quoiqu'on m'en dise; ce n'est pas qu'on n'aime à étudier la nature comme tout le reste, et qu'on ne le fasse avec zèle. Mais on n'a pas assez de la simple nature et des faits qu'elle présente: au delà, plus au fond, on veut toujours quelque chose. Comme l'esprit domine le corps humain, la nature matérielle ne doit être qu'un développement, une image sensible de l'idée spirituelle. Cela se peut très bien, et chacun peut s'intéresser aux sciences en les regardant de ce côté-là: mais pressés d'établir leurs systèmes, ils s'en tiennent aux premières découvertes des observateurs, pour en tirer des conclusions générales et philosophiques, et ces conclusions qu'on se hâte d'adopter gênent les progrès naturels.....

J'ai laissé courir ma plume je ne sais où, et peut-être ne t'ai-je rien appris de nouveau: mes observations ne valent pas grand chose et j'ai été perdre mon temps en Allemagne. — Si tu le penses, j'en suis bien fâché, et il se peut qu'en effet, tout en ayant l'air de te parler philosophie, je n'en sache pas plus en revenant, ce dont je me défends peu. — Mais le fait est que je n'ai pas encore eu une vie animée, active intellectuellement parlant comme ici, et que c'est un plaisir qui console de l'éloignement du sol natal, et qui y fera revenir avec de nouvelles idées, un nouveau genre d'esprit. D'ailleurs, hors de chez soi, les choses paraissent autrement, et je peux souvent faire ici des observations ou apprendre des faits relatifs à notre patrie, qui m'eussent échappé peut-être dans son sein. — J'espère que si mon retour au milieu de vous et dans notre *Société* est retardé de six mois, je n'en reviendrai pas moins bon Zofingien.....

Et toi, en première ligne, j'aimerais savoir à quelle branche des choses divines et humaines tu vas consacrer ton hiver, c. à. d. aussi ta vie probablement. Quoique j'aie cherché à dire mon petit mot dans la question, je concevrais fort bien que tu ne suives aucunement mes avis: j'en sens les difficultés et il est plus facile de tracer un pareil genre de vie que de le mettre en exécution. D'ailleurs, quelque carrière que tu embrasses, tu y apporteras tes bonnes qualités et pourras les tourner au profit de la Patrie et — dans ta sphère — de l'humanité. Je conçois les ennuis et les incertitudes qui s'emparent de ton âme, et si tu as cru trouver dans la Théologie, dans un Ministère de foi et de piété, le remède à ces angoisses, je t'en félicite. — Mais, je t'assure, vois cette carrière autre part que dans les cours de vos cinq professeurs, quels qu'en soient les talents divers, et élèves toi bien au dessus de la théologie genevoise. — Enfin je serais hereux de pouvoir causer avec toi des doutes et des idées que je puis me former sur le terrain des vérités chrétiennes, car, tout en évitant le fracas des disputes d'école, je ne pense pas que le laïque doive abandonner la seule Science qui éclaire tout et conduit à tout.....

Salve et vale

Ch. Le Fort, stud. jur.

à Monsieur Charles Le Fort à Bonn.

Genève, le Vendr. 14 Mai 1841 [5].

Cher ami,

....T'oublier! je ne veux pas faire de pathos ici; mais bien souvent je t'assure que tu m'as manqué. Je ne me doutais pas de la place que tu occupais dans mon petit intérieur. Chacun n'a qu'un petit nombre d'amis choisis, de relations préférées. Eh bien! je me suis vite aperçu d'une lacune dans mon petit cercle à moi, (trop petit peut-être), et j'ai fait le poing à l'Allemagne en découvrant le larcin. Mais ne t'y trompe pas, il y avait bien autant de dépit contre le voyageur, que contre le pays qui me l'enlevait. Je ne t'ai pas pardonné de sitôt de m'avoir abusé pareillement; c'était de la perfidie que de me dire que tu partais trois ou quatre jours après les *Formules,* et d'avoir anticipé sournoisement sur cette époque. Je n'ai pas même eu le plaisir ou plutôt la consolation de t'accompagner à ton départ. Et surtout, moi qui après mes dix ou onze formules m'achemine tout joyeux vers ta porte, avec tes livres sous le bras, pour les restituer à tes rayons, et t'emmener faire un tour solitaire, rien que nous deux, je trouve le nid vide, l'oiseau délogé, sans même un mot de souvenir ou de regret. Oh! j'étais réellement en colère contre toi, insouciant et indépendant, pouvant partir sans sentir se briser quelques attaches, sans tourner quelques regards d'inquiétude ou verser quelques larmes sur tout ce que tu laisses ici, sur des amis que ne te reverront peut-être pas. — Mais je suis un méchant, je te calomnie peut-être, et même probablement. Pardonne-moi, c'est là ce que je pensais; ce n'est pas là ce que je pense. Faisons la paix, j'y perdrais trop.....

Une triste nouvelle, c'est que mon pauvre ami Pellegrin est mort le 2 Mai, le lendemain du jour où nous avons eu la Fête de Rolle..... C'est à notre fête de Décembre qu'il a puisé le premier germe de cette mort si prématurée, ou plutôt de sa dernière maladie, car il y a long-temps déjà qu'il était faible d'esto-

[5] Amiel était en train de passer son baccalauréat ès-sciences, après le baccalauréat ès-lettres. Les « formules » annoncaient les résultats des diverses épreuves.

mac et y souffrait d'une douleur plus ou moins brûlante. Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'il était bien portant et gaillard depuis quelques mois, ce qui lui a permis de venir à notre Fête, où il a pris froid. Il a couché chez moi, tu sais. Le lendemain il me dit avoir eu mal au ventre, et mal dormi, toute la nuit. Déjà mal disposé, à son retour à Lausanne, il prit encore froid à ce qu'il m'a dit, on le soigna mal, il dut se rendre chez lui, à Commugny. Quelques jours de soins lui parurent avoir remédié à la chose, il retourna aux cours. Mais une rechûte grave le ramena bien vite chez ses parents, et dès lors il n'a plus bougé. Quelle horrible catastrophe! et quelle pensée rongeante pour moi que d'avoir contribué involontairement à ce drame. C'est probablement ma fatale hospitalité qui a été la cause de sa perte. C'est à mes côtés, dans ma chambre peut-être, qu'il a trouvé la mort. Comment aurais-je pu le prévoir? j'ignorais tellement qu'il fût si délicat; je le traitais comme moi-même, ne pouvant choisir d'autre mesure meilleure; car s'il eut à se plaindre, il ne me le dit pas. — Quoi qu'il en soit, ne le plaignons pas, lui, car il avait soif de l'autre vie; il était pieux et tendre, il est heureux maintenant, autant qu'il aurait été triste et malheureux dans ce monde, d'après son caractère, son organisation, sa nature toute entière. Moi qui le connaissais, je peux l'affirmer. La tristesse, l'inquiétude intérieure, une vie morale d'une délicatesse excessive, timorée à l'excès; un besoin précoce de religion, de foi, une impressivité inouïe, une conscience toujours éveillée, des douleurs secrètes perpétuelles, tel était notre ami Pellegrin. Il avait du Port-Royal dans les veines. As-tu lu *Volupté* (Ste Beuve)? c'était un des livres qu'il admirait le plus, c'est son histoire. Il aurait fait un solitaire, il aurait brisé son front sur la pierre, comme il s'était déjà nourri de ses larmes, le pauvre ami. Je l'aimais, je le respectais encore plus; c'est une belle âme et faite pour le ciel, elle se serait débattue longtemps chez nous. Dieu l'a vite retirée; c'est un grand bienfait. Quelle agonie il lui a épargnée, quelles longues tortures, quels sanglots! Si tu l'avais connu de près, si tu avais eu ses lettres d'épanchement, tu comprendrais ce que je te dis-là.

Mais j'ai laissé courir ma plume. Pellegrin t'était indifférent, et il a envahi ta lettre. Excuse-moi, c'était un ami, et j'en parle

à un autre. On se décharge, quand on a le coeur oppressé, et souvent sans prendre bien son temps. — Ce que je voulais savoir, c'est ce que tu fais loin de chez nous; as-tu des cours? lis-tu? — où en est mon Allemagne? ses grands penseurs? ses excursions dans l'univers? ses théories, sa métaphysique? Le beau, la philosophie, la littérature? La théologie et ses spéculations? L'étude de l'homme et de ses devoirs? du bien et du beau? Y a-t-il un peu de grandeur, trouve-t-on du Platon, trouve-t-on là-bas la paix du coeur? — Je divague, je divague. Mais c'est que le sang me bout par moments. Je cherche aussi, comme le grand proscrit de Florence, je cherche quelque chose, la paix. Tiens, il y a des moments où je suis bien malheureux. Je sens que je ne trouverai jamais le bonheur; je me transporte au comble de mes désirs, je me figure que tout ce que j'ambitionne m'est accordé, science, poésie, plaisirs, intelligence, et je sens que je ne suis pas encore heureux. J'ai un immense désir à combler, j'appelle la sagesse, la foi, la paix, et je sens que je ne les aurai jamais assez pour me rendre content. Je vois naître le sourire sur tes lèvres; eh bien! qu'importe, je devine ce que tu penses. Mais je te dirai que pas même là je ne vois encore chance de bonheur. Il y a en moi trop d'inconstance, trop d'incapacité de prolonger une émotion, un sentiment, quelque douceur que j'y trouve. Excessivement sujet au dégoût, c'est un grand malheur, un grand obstacle pour le calme et la paix. Reste toujours le port serein de la religion; mais tout en sentant que là seulement est le repos durable, je me sens aussi trop mondain encore, trop terrestre pour en profiter; j'aurais des regrets, je ne suis pas encore capable d'en être tout rempli. Il faut attendre, le pouls de ma vie bat encore trop en tumulte, je suis encore trop partagé.

Quand tu croiras que je suis encore en doute sur ma vocation? — Dis-moi, parlons-en un peu. Un autre oeil voit souvent plus clair que le nôtre en nous-mêmes. Pour quelle carrière me crois-tu le mieux fait? Réfléchis-y, recueille tes souvenirs, et, faisant abstraction de fausses apparences, de ouï-dire flatteurs et mal fondés, expose-moi mes facultés, mes dispositions particulières. Cela m'amusera et me sera utile; je me défie de moi, j'aime avoir les confirmations de mes alentours sur ce sujet. Ce que je crains sur-

tout, c'est que tu me flattes; je suis tellement sûr qu'on me croit mieux que je ne suis, et qu'on me fait trop d'honneur. Qu'un ami au moins dépose ces lunettes flatteuses, qu'il voie clair et soit franc, sincère, cordial. J'en ai un vrai besoin, et j'attends cela de ton amitié..... J'attends une bonne lettre, bien remplie, je t'en prie.

Ton ami, H. Fréd. Amiel.

à Monsieur Henri-Fréderic Amiel, étudt., à Genève.

Bonn am Rhein, 17 Juin 1841.

Mon cher Amiel,

Ce serait peu que de te parler du grand plaisir que m'a procuré ta bonne petite épître, et que j'éprouve encore en la relisant: car c'est le terme dont on se sert pour remercier tout ami qui veut bien prendre la peine de communiquer à son ami absent quelques nouvelles de sa patrie; mais c'est une joie bien plus grande et plus sérieuse que tu m'as procurée, en me donnant les nouvelles intérieures de ton âme, en m'ouvrant ton coeur avec confiance, en me montrant ce qu'est, ce que peut être une véritable amitié. Sans plaisanter, je me sentis heureux, orgueilleux presque de tes lignes si affectueuses, si cordiales.....

Tu as bien voulu me laisser pénétrer dans ta conscience, et je t'en remercie d'autant plus que je pouvais m'appliquer, à peu d'exceptions près, tout ce que tu me disais sur toi-même. — On a les mêmes sentiments à Bonn et à Genève. L'influence des voyages ne s'étend pas jusqu'à l'intérieur de l'âme. *Mutantur coela non indoles.* Les mêmes penchants, les mêmes défauts, que je me remarquais dans ma patrie, je peux aisément les retrouver ici; des occasions de chute ont pu quelque peu varier, le mal est toujours le même; le remède aussi n'a pas changé, quoique les moyens de guérison peuvent être différents. — Oui, tu le sais aussi bien que moi, la paix du coeur ne se trouve pas plus en abondance sous une latitude que sous une autre, aux bords du Rhin qu'aux rives du Léman. Partout l'homme doit la chercher au delà de cette terre; le Christ est mort pour toutes les nations, et les habitants de Jérusalem, qui tous les jours peuvent fouler

la place ou s'éleva la Croix, ne sont pas plus favorisés sous ce rapport que toute autre âme humaine. Toi même, tu vois aussi là le remède, à toutes hésitations, à toutes misères, à toutes angoisses. Je ne puis rien te dire de plus sur ce point. Mais ceci est pour toi la théorie. La pratique, dis-tu, te manque; tu ne sais comment saisir le salut qui est devant toi. Position triste, il est vrai, et à laquelle je ne suis point étranger. Comment donc te guider, te conseiller? Un aveugle conduirait-il un autre aveugle? Essayons cependant d'avancer quelques idées ou réflexions. Je serais bien aise d'y porter mon attention. Pardonne-moi de me permettre cet exercice en ta présence. Peut-être, ici, aurais-je pu faire quelques observations, dans cette bonne terre d'Allemagne où on a à profiter sous le rapport religieux, comme sous beaucoup d'autres.

« Reste, » me dis-tu, « le port serein de la Religion; » ici je ne voudrais point te faire croire que j'épilogue, d'une manière trop pointilleuse, sur des mots tracés à la hâte par une confiante amitié. Comment pourtant ne pas te faire remarquer que, pour peu que tu aies connu d'un peu près la Religion, tu devras avoir senti combien il doit être pernicieux de ne montrer pour elle qu'une froide indifférence, la regardant comme une chose excellente, mais à laquelle on n'est pas disposé à tâter pour le moment. Le don de Dieu ne se laisse pas ainsi prendre et poser à fantaisie; si on ne l'a pas continuellement devant les yeux, si on ne cherche pas tous les jours à le connaître mieux, à se l'approprier plus intimement, on a toujours moins de goût et d'attrait pour lui. — Maintenant, oserais-je te demander, connais-tu parfaitement cette religion, même en théorie, en doctrine? En saisis-tu la mystérieuse grandeur? Je ne tiens pas à faire de la dogmatique, et au reste j'en suis peu capable; mais franchement, je dois te dire que plus je lis, je vois, je sens, plus je vis en un mot, plus je me sens convaincu de l'imperfection des idées qui courent en général sur ce sujet dans notre patrie, et de la distance qui sépare ce que l'on appelle religion, dans le catéchisme expliqué au Collège (au moins de notre temps), — chez bien des gens, pieux et respectables, comme on dit, et même, je crois qu'on peut l'avancer, dans plus d'un sermon dont retentissent nos chaires, — et le

vrai Christianisme, le pur Évangile, doux et terrible à la fois, scandale des uns, salut des autres. On pourrait peut-être lui reprocher de n'être après tout que du méthodisme; mais tu sais mieux que personne combien peu on doit tenir compte de ces qualifications de parti, la plupart erronées ou injustes. Ce serait le méthodisme de Vinet, de Pascal, de Tholuck, de Diodati peut-être encore; et celui-là nous nous ferions une gloire de l'adopter. Un parti l'a dans notre ville, que sa conduite pleine d'aigreur et d'hostilité, et des formes trop âpres, trop tranchantes, font voir avec quelque défaveur. — Laissons-là je t'en prie les formes pour le fond, pour les doctrines, et celles-ci, cherchons-les, non dans des églises dissidentes de notre ville, défigurées en quelques points par leur position polémique, mais hors de chez nous et hors de notre temps, dans les premiers siècles de l'Eglise, dans le siècle de la Réforme, et maintenant dans une portion des Eglises françaises, dans la plupart des universités allemandes, dans l'Eglise d'Angleterre et d'Ecosse etc., et enfin, dans les auteurs cités plus haut, dans plusieurs autres que je te citerais, si je ne craignais d'abuser de ta patience. Ce sont eux qui, peu-à-peu, m'ont amené à réfléchir sur tout cela, ils ont eu ou ils auront sur toi la même influence. Partout tu y verras quel magnifique rôle est réservé au Chrétien, et comment scintillent, au milieu des brouillards des discussions théologiques, quelques dogmes, fondement de la Nouvelle Alliance, diamants apportés à l'homme par son Sauveur-Dieu personnel, infini, infiniment juste et infiniment saint. L'homme, vraiment tombé, et toujours, quoiqu'on en dise, pécheur, misérable, orgueilleux, conservant encore quelques rayons de l'image divine. Ce même homme racheté et sauvé, et trouvant, dans ce salut, le principe, la force motrice d'une sanctification indéfinie. — Avant tout, c'est un remède, un remède pour les malades: reconnaître sa maladie, en prendre son parti, c'est là l'unique préparation; on n'a pas besoin de se sentir bien disposé, bon, peu partagé, peu mondain, pour y recourir. Ce serait un cercle vicieux, fatal, périlleux. — Quelques mots de ta lettre semblent le contenir: tu veux attendre, tu veux laisser passer l'ardeur de la jeunesse. Mais cette ardeur est-elle inconciliable avec le christianisme? Ne doit-elle pas au contraire être réglée, dirigée, lancée par lui dans une

bonne direction, et non amortie? — Oh, je t'en supplie, pas de délais; ne tardons, n'hésitons point; à l'oeuvre tous les deux; car je parle ici pour moi encore plus que pour toi, et certes je ne sais comment je suis appelé à venir ici te donner des conseils. Examinons de plus près la religion du Sauveur. Faisons-en l'expérience; cherchons à nous l'appliquer; *apprenons,* et *éprouvons* à la fois; les deux choses s'entr'aident; ici la théorie est aussi pratique, l'expérience instruit autant que la doctrine. Dépouillons-nous de tout orgueil humain, et alors, s'il plaît au Seigneur, nous verrons des jours sereins. — Encore une fois, je te remercie, d'avoir attiré sur tout ceci mon attention; nous sommes bien à l'âge d'en parler, et à donner à l'amitié une direction sérieuse. — C'est un des avantages des voyages auquel on pense le moins, et qui est un des plus réels. On se rapproche par l'absence; on est plus intime à cent-cinquante lieues qu'à deux pas. On se dit par l'écriture ce qu'on ne confierait pas à la parole.

J'espère que tu n'as point compté que je vienne répondre catégoriquement à tes questions sur l'Allemagne. On peut être sur le sol de cette patrie de la philosophie et des sciences, sans connaître le moins du monde ces spéculations et ces recherches. L'air que je respire ici est composé d'oxigène et d'azote, comme celui de Genève, et point de théologie, de science, de « Platon. » — On a plus d'occasions et de facilité de connaître tout cela; mais toujours faut-il volonté ferme, temps, capacité intellectuelle, grande connaissance de la langue, et je n'ai de tout cela qu'une fort petite dose. Pour toi, ce serait différent: une fois, j'ai cru te rencontrer dans la cour de l'Université; plus d'une fois, je me suis imaginé que tu t'étais transporté ici, et alors avec quelle ardeur tu profiterais de tout, tu approfondirais tout, histoire, littératures, philosophie, théologie, politique même, tu t'occuperais de tout cela; peu d'heures seraient perdues pour toi, et en quelques mois, quelles riches moissons! La mienne sera beaucoup plus frêle, je te le dis d'avance pour que tu ne t'attendes pas à trop. En dix mois, je ne peux *connaître* l'Allemagne; effleurer quelques-unes des faces de ce vaste colosse, en étudier quelques portions, à cela je dois me résoudre. — Me familiariser complétement avec l'idiome germanique, acquérir quelques connaissances positives

de Droit, Histoire, Philosophie, et surtout acquérir un peu de cette expérience des hommes et des choses, de ce *je ne sais quoi* qui élargit les idées, qui agrandit l'intelligence, qui fait sentir ce que l'on est et ce qu'on peut être, — et qu'on ne peut acquérir que loin de son trou natal, — tels ont été les principaux buts de mon voyage; et pour tout cela, je sens que je marche en avant sur ces routes diverses, sinon bien vite, du moins sans encombre, et tout me fait augurer que je n'aurai point perdu mon temps ici.....

20. Juin. *Supplément*. Tu trouveras que l'air d'Allemagne ne corrige pas plus mes défauts littéraires que mes penchants moraux; et sans compter toutes les incorrections de style que tu auras pu remarquer dans les pages précédentes, j'ai tellement allongé et probablement délayé, que je me vois forcé de t'expédier une lettre énorme, et dont le prix pourrait bien surpasser la valeur. — Mais quand tu as bien voulu me consulter en ami pour tes études et ta vocation, quoique mes conseils puissent manquer de précision et de portée, il m'est impossible de t'expédier cette lettre, sans te faire part de quelques-unes de mes idées à ce sujet. — Pour une description de caractère, tu ne pouvais t'adresser plus mal qu'à moi. Je suis le plus mauvais observateur-moraliste qu'il y ait sur la terre, et quand on me demande quelle opinion je me fais de tel ou tel, même d'une intime connaissance, je suis souvent embarrassé: j'ai dans l'esprit une idée vague et générale d'un caractère, mais l'analyser délicatement, — impossible. Pourtant ceci serait nécessaire, et une appréciation exacte serait le seul moyen bien sûr d'éviter l'exagération flatteuse dont tu parles: car en principe, se reconnaître des qualités, n'est point moralement condamnable et peut se concilier avec l'humilité: tout dépend de la façon dont on considère ses qualités. — Si on ne voit en elles que des *talents* confiés par Dieu pour le bien de ses semblables, et dont on ne songe point à faire orgueilleusement parade, rien de mieux, et il est nécessaire, avant de commencer d'une manière sérieuse le chemin de la vie et de tendre au but vers lequel nous sommes appelés, de savoir de quels instruments et provisions nous sommes pourvus.....

La route que je te propose est semée de difficultés, ou plutôt chacun doit se faire un peu sa route à soi-même, et le peut seulement celui qui est, comme toi, homme de *moyens,* pour me servir de l'expression consacrée. Cette expression, peut-être tu la repousseras, comme ne contenant qu'un éloge vague qui ne veut rien dire de précis. Cependant, oui, elle a un sens, et signifie que l'individu à laquelle on l'applique, pourra se distinguer facilement, dans la carrière qu'il choisira. — Aptitude naturelle à l'étude et aux sciences, facultés bien développées pouvant s'appliquer en général à tout, mais brillantes surtout lorsqu'on leur donne une certaine direction, voilà les *moyens,* voilà ce que, sans flatterie, te me parais avoir. — Et pour preuve, j'ai non pas seulement des ouï-dire, mais ce que j'ai eu le plaisir d'entendre ou de lire de toi depuis quelques années, — compositions — réponses aux cours de l'auditoire — conversations enfin; jolies poésies, et fragments de littérature proprement dite, qui indiquent de l'imagination, de la facilité et de la richesse dans le style, de la délicatesse dans les pensées et les sentiments; intéressantes, comme indices de ces qualités, talent aimable et précieux, mais qui ne me feraient point engager leur auteur à se jeter à corps perdu dans la littérature uniquement littéraire, et de suivre les traces de J. J. Galloix; — fragments d'histoire, (« Armorique »; « Robert Guiscard ») qui montrent que, lorsqu'un sujet t'intéresse, pourvu qu'il ne soit pas de trop longue haleine, tu as la force de faire les recherches nécessaires pour éclairer leur histoire, que tu sais l'exposer avec vie, sentiment, imagination, avec des couleurs que l'on pourrait seulement trouver trop brillantes; et qu'enfin, tu saisis avec facilité et vigueur, au milieu des détails d'une période historique, les points saillants qui la caractérisent; — intelligence prompte des faits des sciences naturelles, intérêt pour elles, et surtout pour leurs points de vue généraux, sans grande disposition pour la menue observation des détails; — intuition du rôle, de l'importance, de la grandeur, de la *poésie* des diverses connaissances humaines; — esprit vraiment philosophique, aimant à suivre une idée dans tous ses développements, et à chercher l'origine et le point de départ des phénomènes naturels ou historiques, dans les profondeurs de l'esprit humain; — penchant à l'étude complète

de l'homme dans ses diverses manifestations, intelligence, moins prompte que sûre, des ouvrages où ces matières sont traitées avec quelque profondeur, facilité à les exprimer dans un style lucide et expressif; — tout cela suffit pour ne pas douter que celui qui a donné de telles preuves (et l'énumération est loin d'être complète) est bien digne de prétendre à quelque place, à un certain rang, dans le domaine des sciences philosophiques et littéraires. — Mais si, à ses facultés intellectuelles, le même individu en ajoute d'autres, plus élevées, morales et religieuses, qui viennent couronner les premières, et les font vivre, pour ainsi dire, et en doublent le prix; s'il a un vrai amour du travail et un sentiment d'humilité, qui le fait avancer toujours plus dans les travaux et l'étude, un esprit de rectitude, qui lui fera rechercher la vérité sans esprit de parti, enfin un sentiment profond, quoique pas encore assez clair peut-être, des vérités du christianisme, pour que ses écrits et son enseignement ne fassent jamais tort à la sainte cause de l'Évangile, et au contraire aient sur les autres l'influence la plus salutaire, plus rare et plus précieuse en certain point que celle d'un ministre du culte, — l'on ne peut certes s'empêcher de souhaiter, pour le bien de son pays, que le dit étudiant ne vienne mettre au service de son pays toutes ses facultés, et ceci par quelque place dans notre Faculté des lettres, ou dans une position qui lui permette d'avoir une influence analogue. — Le goût pour les sciences naturelles et d'observation, qui, dans la recherche abstraite des vérités philosophiques, ne lui fera jamais perdre de vue, et ce monde matériel et cette précision de méthode, qui jouent un si grand rôle dans notre Académie, et dont on tenterait vainement de se passer, — le sentiment religieux, qui ne le fera jamais tomber dans un idéalisme fantastique et dangereux pour la foi, et en un matérialisme effronté, toutes choses qui répugneraient également, à cause de la religiosité dominante chez nous, semblent, permets-moi de te le dire, montrer que tu es destiné à remplir, — en toute humilité, et comme un devoir donné de Dieu, — une tâche, un rôle (ce mot peut-être t'enorgueillirait, mais il exprime ma pensée), dans le développement intellectuel de notre vie. — Oui, que de fois, l'hiver dernier, et depuis mon arrivée ici, en voyant de près quelques-uns des défauts du

genre allemand, dont cependant nous avons un besoin impérieux de nous rapprocher, que de fois, j'ai rêvé pour notre ville, dans la situation intellectuelle de l'Europe, le rôle que sa position géographique semble lui assigner, sage éclectisme entre ces tendances germanique et française, profond et consciencieux savoir de la première, précision, exposition, génie plus lumineux de la seconde. Au reste, nous avons déjà des hommes de cette nature, et j'aimerais qu'il s'en formât un grand nombre.....

Cher ami, ai-je, en partie, rempli tes désirs? Je n'ose guères l'espérer: tout ceci est écrit bien à la hâte, sans jugement assez mûr. J'aimerais t'être utile, mais je craindrais d'assumer trop de responsabilité, si tu regardes mes paroles autrement que comme des opinions très faillibles, peut-être erronées, souvent mal exprimées. — Avant tout, cette lettre entre nous deux; j'ai à peine besoin de te le dire; je veux pouvoir écrire en toute confiance. Plus vite tu lui écriras, et plus tu obligeras ton affectionné.

C. L.

à Monsieur Charles Le Fort, étudt. à Bonn.

Genève, le Samedi 21 Août 1841.

Cher ami,

....Tu ne peux croire comme j'ai été touché de cette épître si soigneusement et si richement remplie, et comme j'ai été reconnaissant de ton amitié. Elle m'a fait un plaisir véritable, et je veux la conserver avec grand soin. Mais si tu savais tous mes petits ennuis, tu ne m'en voudrais plus. Voici un mois que je roule d'examen en examen. La fin des cours a été avancée de plusieurs jours, et à peine hors des dégoûts des préparations, avec une « complète » piquée sur le sacrum [6], j'ai dû me renterrer pour étudier pendant quinze jours. Le 17 courant, j'ai posé mon enjeu sur table, et pendant quelques heures j'ai lutté contre le sort. J'ai parié *croix,* c'est aujourd'hui, à 1 heure, que je saurai s'il a tourné *pile.* J'espère que non. Les quinze francs me cuiraient au cou, et par-dessus tout l'ennui prodigieux de recommencer; je

[6] L'« approbation complète » était la « formule » la plus élevée.

crois que je laisserais tout plutôt. Mon pauvre Le Fort, je suis dans un dégoût incroyable; je ne sais plus ce que je me veux, je ne me reconnais plus. Tantôt il me semble que je voudrais m'enfoncer quelques jours dans la campagne; j'ai vu hier matin des faucheurs travailler dans la rosée: le calme des champs m'apparut tout entier dans ce mouvement uniforme et paisible, qui ne faisait pas un bruit, et puis cette herbe couchée, ce repos, tout cela m'allait au coeur. Cela paraît absurde à raconter. Tantôt c'est l'étude qui me sourit, mais sans modération, sans choix, effrénée, omnivore. Alors je me croise les bras, parce que je me raille moi-même, je suis comme un jeune poulain fraîchement sorti de l'étable, qui voudrait courir dans toutes les directions, fouler toute sa prairie à la fois, et qui alors tourne sur lui-même et se roule par terre de colère. Tout cela est ridicule, j'espère pouvoir m'en rendre maître, mais cela donne des heures tristes en attendant....

Si tu es amateur des beaux-arts, ami Le Fort, couvre-toi la tête de douleur, car notre Exposition est charmante. Les Durand sont venus de Lausanne rien que pour la voir. En fait de tableaux d'histoire, l'*Enlèvement des boeufs* (Melchthal) par Lugardon, admirable d'expression comme tout ce qu'il fait, et sublime pour la gravure, car la couleur est toujours dure et criarde. Favas nous a envoyé quelques études italiennes, la campagne de Rome, une tête de femme, l'apparition des anges à Madeleine au tombeau de Jésus-Christ. — En fait de paysages, beaucoup de Calame, mais point de neufs, la *Dent du midi et le fond du lac* par Guigon, délicieux de vaporeux et de naturel, et surtout le glacier sévère de *Rosenlauï*, par Diday, empreint de cette grandeur sauvage qui n'est donnée qu'à nos Alpes, avec quelques sapins inclinés sur un torrent, un lit de rochers et d'écume, le tout dominé par des cimes neigeuses et des nuages qui renvoient les rayons du soleil. — Les portraits abondaient et parmi eux plusieurs de premier mérite (Hornung), c'est un genre bien plus facile que la composition. Une toile admirable et d'une grâce exquise, c'est celle de Grosclaude, le portrait de Mlle Masson, enfant de 12½ ans, qui a remporté le premier prix de piano au Conservatoire de Paris. Oh! mon cher, c'est à lui baiser les pieds; une sylphide, quelque chose de si suave, de si aérien dans la pose et dans le regard,

une âme d'artiste perçant à travers tous ses pores; elle est assise dans un bois, et elle écoute; son regard est inspiré, tous ses traits sont gracieux et frais, elle est entre l'enfant et la jeune fille, encore ingénue, mais déjà plus timide. on sent que l'art l'a développée précocement; son épaule est encore frêle, c'est bien un enfant, son oeil aussi est encore naïf, son attitude abandonnée, sans secret, sans mystère. C'est la colombe blanche et pure; ce n'est par encore la *mimosa* pudique.....

Adieu, cher Le Fort,

ton ami dévoué

H. F. Amiel.

P. S. C'est maintenant le moment important; délivré d'autre souci, je vais « procéder méthodiquement » (Choisy!) à une décision. Il en est temps, n'est-ce pas? depuis tant de mois que je fais la petite bouche et le grand seigneur. J'ai honte d'avoir eu l'air de faire tant d'embarras, mes bons amis me le pardonneront, mais, après avoir regardé le ciel et la terre, il paraîtra drôle que je me contente peut-être d'un verre d'eau, ce qui peut arriver, je t'en préviens. Qui sait si je ne serai pas sage une fois, je suis si changeant!

J'ai accroché hier la *Divine Epopée* d'Alex. Soumet. C'est d'une richesse poétique admirable. J'ai battu de l'aile, cela m'a fait du bien. Il y a si longtemps que je n'ai vu que des pesanteurs spécifiques et des foetus, que le breuvage poétique en a doublé de prix pour mon palais desséché. Quand je pense à l'effroyable quantité de chiffres que j'ai avalés pour ce baccalauréat (sc. phys. et natur. pourtant), je me découvre avec respect devant mon image, et je m'étonne de ce que les cheveux de *Barbefraîch*e n'ont pas blanchi.

Un spectacle qui m'étouffe, ce sont mes tas de papiers, de livres, de vieux cahiers etc. Il y a des jours où ma chambre me fait horreur. Je voudrais toutes les années brûler mes vaisseaux, comme Cortès, avoir une nouvelle bibliothèque, et jeter au diable tous mes vieux papiers. Ils me rappellent tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai oublié surtout. C'est pourquoi je les hais. Ils me font pleurer de rage....

Mon cher, salue en moi un bachelier de plus. On m'a fait ce matin, je suis un *homme* maintenant. Maître ès arts pour vingt francs, je puis remplir dès demain la 3ème colonne dans la liste des électeurs! Ainsi respect et chapeau bas, gloire au Marquis de Carabas....

Tu vas visiter l'Angleterre, heureux Le Fort! tu es à même de profiter de tout ce que tu rencontres; ta rare facilité d'acclimatation te sauve de bien des regrets; d'autres moins fortunés ne voient dans ce qu'ils ont autour d'eux que ce qu'ils ont perdu, l'amertume du regret empoisonne leurs distractions. On pense au pays, à ses affections, ses parents, ses amis; le lac, ses voiles blanches, les montagnes de l'horizon connu, tourmentent le malheureux trop indigène... Pour toi, tu as été préservé de la bosse de l'habitativité; tu es bien heureux!

à Monsieur Charles Le Fort, stud. jur. à Bonn.

Genève, le Vendredi 5 Nov. 1841.

Cher ami,

...Avant de partir, ai-je dit. Oui, mon très cher, je pars, mais ce n'est pas pour l'Allemagne. Ses brumes et son hiver ne m'attirent pas pour le moment, je vais chercher un climat plus compatissant, un ciel plus pur, un pays plus riant. C'est pour la terre de Naples que j'ouvre mes ailes.

Je vais reposer ma vue sur les chefs d'oeuvre des arts, car c'est pour ma vue que j'ai dû prendre ce grand parti. Je romps la trame de mes études, j'interromps tout pour atteindre ce but important. Les médecins m'ont fait sentir que c'est le travail de tête qui me fait le plus de mal, et alors je me suis décidé. Je voulais flâner, vivre par l'extérieur, et où pouvais-je mieux le faire que là où il y a tant à voir?

Je te regrette beaucoup pour la Société de Zofingue cet hiver....

Adieu. Je ne t'oublierai pas, même à cinq cents lieues de distance.

Ton ami

H. Fréd. Am.

1844—1846.

Monsieur H. Fréderic Amiel, à Heidelberg.

Genève, 24 Juin 1844[7].

Mon cher ami,

Permets qu'en rompant un silence de près de treize mois je passe sous silence le préambule des excuses.... Sache donc que j'ai eu grand plaisir à recevoir de tes nouvelles par notre ami commun, le ministre Bordier, qui t'a impatroné dans cette charmante ville d'Heidelberg et dans la vie d'université, moins charmante peut-être à ton goût. Jusqu'à quel point en goûtes-tu? Je n'en sais pas grand chose et désire que tu me racontes et tes faits et tes impressions à cet égard. Heim m'a transmis il y a quelque temps tes amitiés, et aussi, à mon grand chagrin, la nouvelle que tu ne te portais pas bien. — Tes yeux te tracassent, je le sais, et je sympathise pleinement avec toi. Je sens assez vivement les inconvénients de tout affaiblissement de l'organe de la vue, pour ne pas compatir à tes souffrances et à tes inquiétudes. Au reste, la richesse de sentiments et d'idées, que tu as le bonheur de posséder, t'aide bien plus à supporter ces douleurs physiques que tous mes voeux. Ne me traites pas, mon cher, de flatteur ou de mauvais plaisant, pour le trésor dont je viens de te doter. Ton nom réveille en moi, avec le souvenir d'une solide amitié, l'idée d'une rare et précieuse réunion des facultés de l'esprit et des plus belles qualités de l'âme. Je m'honorais à ce titre de nos relations amicales, et espère beaucoup de leur continuation, quoique je n'aie que peu de chose à t'offrir de mon côté. Mais, il se peut que cette balance n'aille point à ta modestie, et je poursuis sans façon une causerie *sans rime ni raison,* qui ne peut te procurer d'autres agréments que celui des vieux souvenirs de patrie et d'amitié. Je me reproche d'autant plus mon indolence à cet égard que j'eusse été sûrement récompensé par quelques lettres de toi, pleines de choses et

[7] Après son retour d'Italie (juillet 1842), Amiel est demeuré plusieurs mois à Genève, puis est reparti, en 1843, pour Paris, la Normandie, la Belgique, les pays rhénans, et s'est fixé à Heidelberg, dans l'automne 1843.

d'idées, comme je sais qu'elles naissent sous ta plume, sur tes séjours de Paris et d'Allemagne. Je ne doute pas que tu n'en aies profité de belle manière. Littérature, théâtre, hommes célèbres, moeurs du peuple et de la société, philosophie, je te vois explorant et exploitant tout cela avec ta finesse d'observation et ton désir universel d'instruction. Ta besace s'en sera bien remplie, et il est juste que tu en fasses part à tes amis. — Quel genre de sociétés as-tu vu surtout à Paris? Quels hommes as-tu surtout remarqués? Tes goûts littéraires ont-ils été modifiés par ta présence au foyer, parfois brûlant, de la littérature française? Puis encore: l'Allemagne a-t-elle répondu à ton attente? T'es-tu jeté jusqu'au cou dans sa philosophie, qui d'ailleurs ne saurait t'engloutir, tant sont solides à la fois et ta tête et ton coeur? — Je pourrais, tu le penses bien, poursuivre ces questions durant plus d'une page. J'ai peur de t'effrayer. Il me suffit de te montrer que si tu as le temps et la bonne disposition de m'écrire, les sujets ne te manqueront point, et un lecteur attentif non plus.

J'ai d'ailleurs quelque droit à te demander compte de tes impressions sur un pays dans lequel je t'ai précédé, et dont, plus d'une fois, nous avons parlé ensemble. — Quant à Paris, j'y suis souvent, de pensée ou plutôt de désir; car malgré mon aversion pour la blaguerie française, et cette gloire dont l'on voudrait rendre le monde entier participant, je me sens entraîné toujours plus vers cette foule d'esprits distingués que possède la capitale de la France, et dont le contact doit exciter en vous toutes les facultés de l'intelligence, et faire penser et vivre avec une intensité inouïe. Les professeurs de Sorbonne et du Collège de France, les Chambres, les Tribunaux, les salons qui me seront accessibles, que d'objets différents qui viendront réclamer mon activité, et qui maintenant excitent mon imagination et mes désirs. Aussi serais-je charmé d'entendre l'avis d'un juge aussi compétent que toi. Le printemps et l'été seraient probablement les deux saisons que je pourrais y passer, si je réussis à m'y rendre l'année prochaine, comme j'en nourris secrètement l'espérance. C'était, je crois, l'époque de ton séjour, et malgré le genre un peu différent d'occupations et d'intérêt que nous y cherchons, il me serait précieux de savoir quelles ressources offre par exemple un été à Paris. D'ail-

leurs, ce sont encore plans en l'air, qui se lient à d'autres plans d'études et d'avenir, que l'étudiant nourrit au milieu de ses cours et de ses cahiers. C'est tout au moins une consolation pour lui. J'en ai besoin, je t'assure; car le noir s'empare quelquefois de mon âme, malgré l'heureuse position dans laquelle je me trouve à bien des égards, mais quand mes études seront-elles terminées? Et surtout que ferai-je ensuite? Quelle tâche m'est destinée dans mon humble sphère? De quelle utilité pourrais-je être à mes concitoyens? Je me pose sans cesse toutes ces questions, et d'autres encore. Puis l'amour propre s'en mêle. Je forme des projets brillants, je m'attribue quelque beau rôle, fondé sur des qualités distinguées qu'on est bien souvent porté à s'attribuer faussement. Puis la vérité revient. Je sens ma pauvreté en fait de capacité intellectuelle et de vigueur morale. Je m'humilie à proportion de ce dont je m'étais ambitieusement élevé. Puis, à côté de cette humilité tout à fait salutaire, survient le découragement. Et puis .... et pour ne pas tomber dans la farce.... et puis te dirai-je, je me mets à écrire à mon ami H. F. Amiel, qui prendra en bonne part cette confession, et, plus riche d'expériences, saura me consoler et m'encourager. Je n'ignore pas, au reste, un remède à tous ces ennuis, et les sentiments chrétiens sont pour moi depuis longtemps la seule clef des énigmes de l'intelligence, la seule issue des embarras de l'âme. Mais, le savoir et ne pas le mettre en pratique; connaître le prix de la foi chrétienne et reculer devant l'entier dévouement qui en est la conséquence, ceci aggrave mes torts et augmente ma misère morale. Toi aussi, mon cher, m'écrivais jadis sur tous ces sujets des lettres remplies de la plus affectueuse confiance, et tu ne trouveras pas mauvais que j'en fasse de même. — Nous savons que les théologiens n'ont pas le monopole des matières religieuses, et qu'un salut offert à tous doit être le sujet des préoccupations de tous et des entretiens de vrais amis. . . .

Pour mon compte, j'aime assez, en plus d'un point, la vie d'étudiant. Mes camarades me sont fort agréables: je suis peu soucieux du titre d'avocat.... mais les cours, mais les professeurs! j'en ai plein le dos.... passe-moi l'expression. Je m'imagine avoir, en deux ans et demi, suffisamment secoué tout le sac d'idées ori-

ginales de nos quatre professeurs, et quand au fonds de leur enseignement, il m'est facile de l'acquérir directement, avec un double profit pour le développement de mon intelligence. Quoiqu'il en tourne, je ne puis tarder bien long-temps sans prendre à cet égard une résolution définitive....

A Zofingue, nos contemporains s'éclaircissent. Les jeunes entrent en foule. Plusieurs ont du talent, de belles qualités, et promettent un avenir brillant. Mais il est triste, à vingt-trois ans, d'être dans les vieux. Les volées actuelles de philosophie se distinguent par leur zèle pour la littérature et leur tendance spiritualiste. C'est une forte race à cultiver, non pas pour notre Société seulement, mais pour l'influence qu'ils pourraient exercer une fois sur notre patrie. Les luttes de tendances, et presque de systèmes philosophiques, ont duré tout l'hiver et ne sont point même entièrement terminées. Le plus crû utilitarisme a fait entendre sa voix avec une franchise digne d'éloge. Plusieurs de ses partisans instinctifs, voyant ce qui en était, ont reculé devant l'abîme et ont abandonné leurs collègues plus conséquents. Au reste, tout cela entretient la vie intellectuelle et ne détruit point l'amitié....

Je ne puis te dire encore beaucoup de choses sur Genève, non de politique proprement dite, car elle n'était guères de ton goût, mais de politique intellectuelle, pour ainsi dire, dont plus d'une fois nous nous sommes entretenus, toi qui, sachant que les idées et les sentiments d'un peuple en déterminent le sort, cherche l'avenir de notre pays dans les tendances intellectuelles, dans les principes religieux de ses habitants, bien plus que dans les formes constitutionnelles. Sous ce point de vue, j'aurais à te dire des choses réjouissantes pour notre République. De beaux jours me semblent lui être encore promis, si tous ses enfants veulent réunir leurs efforts pour faire régner dans les moeurs, dans les institutions, dans l'enseignement, un christianisme vivant et éclairé. — Je terminerai par mon vieux refrain, que je t'adressais jadis des bords du Rhin et que je t'y renvoie encore aujourd'hui: Dieu t'a doué de grands talents; tu les dois à tes concitoyens. S'il te conserve la force et la santé, reviens parmi nous, et tu compteras à Genève parmi les hommes distingués et d'esprit et de coeur,

qui contribueront à son bonheur et à sa gloire. Ne prends point cela pour un compliment, car, dans ma pensée, c'est beaucoup plutôt une sérieuse injonction, dictée par l'amitié et le patriotisme....

Veuille mon cher être persuadé de l'amitié vive et sincère de ton affectionné

Ch. Le Fort.

à Charles Le Fort, à Genève.

Heidelberg, 14 Juillet 1844.

...Oui, mon cher, bien des choses se sont passées depuis Avril 1843, où je t'ai quitté. Je ne sais pas si j'ai notablement avancé, mais en revanche j'ai beaucoup remué. J'ai vu Paris et le nord de la France; j'ai parcouru la Normandie et la Bretagne, escaladé bien des clochers, arpenté bien des anses de l'océan. En Octobre et Novembre, j'ai traversé la Belgique et les bords du Rhin. Ce seul itinéraire rappellera à ta mémoire bien des lieux intéressants pour le pélerin, l'architecte, le peintre, l'antiquaire, l'historien, même pour le simple vagabond comme moi. Picardie, Artois, Flandre, Brabant, ports, carillons, hôtels de ville, cathédrales, paysages, moulins-à-vent des plaines belges, bateaux à vapeur du Rhin, je pourrais t'étourdir par le passage de ma lanterne magique, et te laisser un tintement dans les oreilles et un éblouissement dans les yeux, qui ne t'apprendraient rien, et feraient peut-être du tort à tes professeurs en t'excitant à les quitter plus vite pour courir les champs. Je ne te dirai quelques mots que de Paris, où tu comptes de rendre.... Donc, au moins pour la saison, je te conseillerais plutôt Décembre que Juillet. Le vrai Paris se réveille quand la nature s'endort, et chaque jour il ne se lève que quand le soleil se couche. La vie de l'esprit, dans les grandes villes, est bien décidément l'opposition de la vie de la nature; elle suit celle-ci à peu près comme un hémisphère austral, où l'ordre des saisons est inverse. Le moment de la floraison dans l'un coïncide avec les frimas dans l'autre. Quant à la vie de Paris comme ensemble, quel physiologue en a trouvé le coeur? quelle

main peut chaque matin, en se posant sur sa poitrine, compter les battements de ses artères, sentir respirer cet immense organisme, rendre compte du jeu infini de ses mille organes subordonnés, et de l'état de santé du tout? Ce n'est pas la mienne. il faut une longue identification à la vie parisienne, de longues études sur le nu et sur le vivant, un coup d'oeil perçant, une main délicate, une divination rapide pour en être capable. Mai quelle immense jouissance pour les quelques hommes qui le peuvent et qui le font! Pour le *penseur,* arrivé à ce point de savoir où vont ces milliers de pensées, ce tourbillon d'essais, d'efforts, de livres, de paroles; d'entendre l'harmonie fondamentale, dans laquelle se meuvent tous ces bruits déchirants, discordants, hauts, sombres, joyeux, de corruption et d'espérance, de douleur et de volupté, de misère et de génie; et de suivre, en retenant son haleine, le thème gigantesque et mystérieux, où tous ces étranges musiciens ont, sans s'en douter, leur partie, il doit y avoir des moments de vertige, comme s'il avait plongé dans l'un des secrets de Dieu.

Que veux-tu que je te dise de Paris? tu y trouveras tout ce que tu voudras, sauf de la conviction: talent, pénétration, élégance, savoir-vivre, netteté de la pensée, facilité et précision de la parole, politesse, finesse, grâce, liberté en tout genre; ressources inépuisables en fait de collections quelconques, livres, objets d'art, monnaies; entrées partout, journaux, revues, bibliothèques, cafés, théâtres, tribunaux, etc. absolument tout, sauf de la croyance en quoi que se soit, un point seul excepté, la formule de la révolution française: Liberté, Égalité, Fraternité. Aussi essaie-t-on d'en faire une religion, une politique, un culte, tout à la fois (P. Leroux et la *Revue indépendante).* Elle annulle le reste, et remplace tout. Et vraiment, si l'on fait de ce qui est ce qui doit être, du fait (présent) la loi (à venir), rien n'est plus juste.

J'ai eu le plaisir de rendre visite à plusieurs hommes distingués: Béranger, Cousin, Vigny, Quinet, Ampère, Coquerel, — j'ai entendu, sans leur parler, Mickiewitz, Michelet, et vu, sans le savoir, La Mennais; n'oublions pas Charles Didier et sa jolie jeune femme. Mai celui qui m'a été le plus utile et à qui je m'étais le plus attaché, était ce pauvre ami Lèbre, mort d'une manière si

foudroyante, le 26 Mars de cette année[8]. Il était presque tout ce que j'aurais désiré d'être, et ce n'est pas peu dire, car je sais le peu que je suis, malgré les illusions que quelques amis ont sur mon compte. — J'ai eu le regret de ne pas voir, même de loin, V. Hugo, Lamartine, G. Sand et notre nouvelle école, et le regret plus grand encore de connaître trop tard Alf. de Vigny, qui m'en aurait présenté les principaux représentants, ou plutôt qui m'aurait présenté à eux.

A propos, j'étais à la fête de Bâle, si tu avais eu le patriotisme d'y venir, et qui plus est, j'y avais traîné Chenaud, de Strasbourg. Avec quel plaisir j'ai retrouvé de mes vieilles relations zofingiennes, parmi les Bernois, les Zurichois etc.! Cela seul m'a payé mon voyage, bien mieux que le repas-monstre de 5600 couverts, ou que l'averse *trombomatique* du soir.... J'ai appris en revanche que des tireurs Bernois et Zurichois s'étaient dirigés en troupe par le Rhin jusqu'à Ostende. Une fois déracinés de leur comptoir ou de leur platebande, ils font l'école buissonnière en dépit des ménagères, et s'en vont fumer la pipe de l'Oberland sur les dunes de la Mer du Nord. J'en ai moi-même trouvé des volées près des tables de jeu de Baden-Baden, considérant ces piles de louis d'or battre de l'aile comme des bandes d'étourneaux, et qui n'auraient pas mieux demandé que de décharger leur carabine helvétique sur ces bandes-là. Il m'est resté quelque chose de très remuant dans les veines, et presque tous les mois, je consacre quelques jours à une excursion, tantôt dans l'Odenwald, à Francfort, à Baden, tantôt à Bâle comme tu vois. Cela profite mieux à ma santé (qui est bonne, sauf mes organes visuels) qu'à mes études. Je ne suis du reste pas content du tout de ces dernières. Je patauge dans l'allemand, l'art antique, un peu des littératures classiques, de l'italien, de la philologie générale, tout cela comme préparation à la philosophie, à l'étude directe de laquelle je compte me mettre le semestre qui vient. Peut-être dans les

---

[8] Adolphe Lèbre, jeune philosophe et écrivain vaudois, à qui ses travaux sur la philosophie allemande et la littérature slave avaient déjà valu la considération des meilleurs juges. (cf. un article nécrologique fort élogieux, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1 avril 1844), dont il était devenu collaborateur.

vacances verrai-je Dresde et Munich, et hivernerai-je à Berlin? Adieu, cher ami, crois en mon bon souvenir, et félicite ton frère de ma part de son heureux mariage.

H. Fréd. Amiel.

... Tu n'as rien vu, mon cher, à Bonn. C'est à Heidelberg qu'on se sabre le plus. Il faut perdre bon nombre d'illusions sur la vie universitaire, sur la naïveté et la moralité allemandes. Du reste, je n'ai pas beaucoup de contact, suivant très-peu de leçons, et logeant dans une famille hors de la ville, de l'autre côte du Neckar. Je n'en goûte que ce que je veux, en amateur, en *Kamele* que je suis. — Il y a un journal des étudiants, appuyé d'un « corps,» le « Walhalla, » qui luttent contre le « Sauf- et le Pauk-Comment. » Ils veulent l'abolition des *bursch,* des duels, et de tout cet attirail barbare de corporation d'ivrognes et de ferrailleurs. Leur but est bon, leurs progrès sont bien lents, mais ils se rattachent à un plan plus étendu....

Genève, 19 Août 45[9].

Mon cher Amiel,

... Je penche présentement plus que jamais pour l'Allemagne, sans renoncer à Paris pour une époque ultérieure. J'avoue qu'-entr'autres motifs j'ai compté la perspective d'être à Berlin cet hiver avec quelques amis de Suisse, beaucoup plus essentiels et plus rares qu'à Paris, et dont je ne redoute pas trop maintenant la conversation française. Entre ces amis et connaissances, ta place était au premier rang: et grande a été ma joie lorsque j'ai appris, par Bordier si je ne me trompe, que tu pensais prolonger cet hiver ton séjour à Berlin. La nouvelle au reste n'était pas définitive, et je ne sais mieux m'adresser qu'à toi-même pour savoir sur quoi je puis compter. Après une belle négligence épistolaire de ma part, il est un peu embarrassant de t'exprimer le bonheur

[9] Note de la main d'Amiel: « reçue à Berlin, le 5 octobre 1845, par l'entremise d'Auguste Bouvier ». Amiel avait quitté Heidelberg pour Berlin en 1844. Il y restera plus de quatre années, interrompues par des voyages de vacances.

que j'éprouverais en me rapprochant de toi: car j'eusse pu le faire plus tôt, la plume à la main. Tu peux reconnaître néanmoins que les deux choses ne sont pas identiques, et tu voudras bien me croire sur parole quand je te dirai que la perspective de t'avoir à Berlin pour collègue et pour guide, hâtera ma décision définitive, et me rendra mon projet de séjour infiniment plus agréable et plus précieux. Je pense que ce n'est point trop hardi de me placer ainsi par avance sous ton patronage; tu sais de quel côté sera le profit et l'agrément de la relation. Mais, compatriote et vieux camarade d'auditoire et de Zofingue, tu me laisseras compenser par l'amitié ce qui me manquera sous des points de vue plus importants. — Initié dans le mouvement intellectuel de l'Allemagne, infiniment plus que je ne l'étais quand j'ai quitté ce pays, tu m'aideras de tes bons conseils pour continuer l'oeuvre interrompue. Au reste, c'est moins en étudiant qu'en amateur que je désire me retrouver en terre germanique: et si je hante l'Université, je crois que les conversations, la société et les travaux particuliers m'instruiront tout autant que les cours....

Tu sais que je suis entré dans ce que l'on appele la « vie active, » qui l'est pour moi infiniment peu. Je suis entré à peine dans la pratique du barreau, assez néanmoins pour souhaiter ne pas m'y confiner exclusivement de longues années. C'est ce qui, entr'autres, m'engage fortement à changer momentanément de résidence, et d'abord dans la direction du Nord.

Adieu mon cher; tu t'apercevras que mes talents littéraires n'ont point augmenté depuis ton départ, mais sous l'écorce tu trouves le bon grain, c. à. d. les sentiments de vive amitié de

Ch. Le Fort.

à M. Charles Le Fort, avocat, à Genève.

Berlin, le 4 Octobre 1845.

Cher Le Fort,

... Je reviens d'un voyage en Scandinavie, que j'ai fait pendant ces vacances. Stockholm, Christiania, Copenhague, voilà ce que j'ai vu, plutôt que Suède, Norvège et Danemarck. J'ai con-

sacré à la première et à la dernière ville quinze jours, y comprenant les excursions dans les environs plus ou moins éloignés, ainsi, à Stockholm, je compte la course à Upsala, la première des deux seules universités qu'ait la Suède, et aux grandes mines de fer de Danemora, une douzaine de lieues encore plus au Nord, course de cinq jours, parmi la quinzaine du séjour. Je suis enchanté de mon voyage....

Mais je reviens où tu veux me prendre pour guide. Allons, mon cher Le Fort, depuis que tu es devenu avocat, tu n'as pas trouvé le titre assez long comme cela, et tu vises à être Avocat Patelin. Comme tu me câlines!... mais enfin le peu que je puis faire, il va sans dire qu'entre vieux Zofingiens cela ne se refuse pas. Berlin est un séjour bien peu agréable sous certains rapports. Beaucoup plus cher que le reste de l'Allemagne, riche en certaines incommodités (par exemple l'énorme difficulté de se procurer un lit dans lequel on puisse dormir), absence complète d'environs, d'horizon, ce sont bien des défauts de quoi dégoûter; et surtout, le caractère des Berlinois est le principal ennui. Froid, cérémonieux, réservé, ce caractère là n'a rien d'attrayant, malgré la politesse des formes. On en sent mieux le froid intérieur. Mais toutes ces bagatelles ne font pas grand'chose à celui qui vient pour perfectionner ses études comme toi. Tu trouveras ici beaucoup de livres, d'étudiants et de professeurs. — Seulement ne compte pas beaucoup sur moi, je t'en préviens par avance. Car je ne serai pas libre, et d'ailleurs je compte éviter les compatriotes. J'ai besoin de parler l'allemand, que je barbotte très confusément encore, grâce au tort que nous nous faisons mutuellement en ne parlant que français. Je ferai mes efforts cet hiver au moins pour ne pas retomber, s'il est possible, dans cette éternelle faute....

Adieu, bien cher Le Fort, la nécessité de te faire parvenir cette lettre le plus vite possible m'engage à l'accourcir, et à te donner promptement les poignées de main de la cordialité. Adieu.

H. F. Amiel.

à M. Charles Le Fort, chez Monsieur Giron, orfèvre de la Cour, à Stockholm.

Berlin, le 21 Juillet 1846.

Cher ami,

Quoique tu n'aies pas tenu ta parole de m'écrire de St Pétersbourg, je tiendrai la mienne. Cette lettre ira, selon tes instructions, t'attendre à Stockholm, où elle ne te précédera sans doute pas de beaucoup....

Quant à la Suisse, il n'y a de nouveau que la lettre de Pie IX à la Diète, le rejet de la proposition de Glaris sur la remise à 1848 du Camp fédéral, et le refus d'explication de Lucerne sur la Ligue des Sept, par mécontentement de la manière dont on l'a demandée. Un bruit important, semé par l'*Allg. Zeitung*, d'Augsbourg, c'est que la France et l'Autriche se seraient accordées pour une protestation contre la nouvelle constitution bernoise (?). Rossi grandit toujours; comte, pair, ambassadeur, il se voit encensé par le *Times* et rapproché de la grande école italienne de diplomatie. — Pie IX, flanqué des cardinaux Ghizzi et Amat, libéraux, inspire les plus grandes espérances. — Le synode de Berlin causera beaucoup, mais ne pourra rien faire. « Deutschcatholiken » et « Lichtfreunde » semblent baisser. La Galicie n'est pas encore calme, le Portugal est encore en feu. La France est plongée dans ses élections; Russell, à Londres, n'est pas encore ferme sur ses étriers. Le sultan se mêle de tolérance, et fait venir Méhémet à Stamboul, pour l'aider à exterminer son clergé, le corps des ulémas, comme l'un a fait de ses janissaires (son père, sinon lui), et l'autre de ses Mamelouks. — Guizot reste en selle, et Bugeaud aussi; on laisse crier l'Algérie et les faiseurs de plans de colonisation. Le roi Louis de Bavière vient d'ouvrir le canal qui unit le Rhin (par le Main, Pegnitz, Regnitz) avec le Danube (par l'Altmühl), la Mer du Nord avec la Mer Noire, le Caucase avec l'Angleterre, l'Asie avec l'Amérique. Un beau groupe, élevé près de Nuremberg, immortalise cette oeuvre, conçue par Charlemagne, exécutée par un de ses princillons, dix siècles après lui; le petit vassal fait plus que le maître. — Mais c'est assez, c'est trop *d'»ffaires étrangères;»* j'oublie qu'il y a autre

chose que des journaux russes sur ton chemin. Salue bien amicalement notre cher archéologue. Q'il n'omette pas de me parler des *tumuli* de Thor ou plutôt des rois Ynglingues? Quels squelettes avaient ces potentats? et ont-ils eu la bonne idée de se faire enterrer avec armes et bagages (ou bagues)? Je pense rester à Berlin pendant ces vacances, mais bien à contre coeur, car c'est contre ma coutume et mon instinct de ne pas voyager pendant un mois ou deux à cette époque. Mais je suis si paresseux et ai si peu travaillé cet hiver, que je ne mérite pas cette récompense. Oh, les bains de mer! pourrai-je résister au plaisir d'aller les prendre, au besoin plutôt qu'au plaisir? Depuis quelques semaines je lis les journaux en affamé; je cours la Perse, la Californie et les quatre parties du monde, comme un Juif errant. Ce malheureux Ritter m'a donné une démangeaison cuisante de géographie. Je voudrais être dans sa peau pendant quelques semaines; ce serait mieux qu'un Tour du monde....

Adieu, mon cher Le Fort, aie plaisir, santé, beau temps dans ton voyage, point trop le mal de mer; secoue la main à ton compagnon de voyage de ma part, et racontez, à un pauvre ermite ennuyé, vos aventures de voyage.

Ton tout dévoué

H. Fréd. Amiel.

à M. H. Fréd. Amiel, à Berlin.

Stockholm, 2 septembre 1846.

Mon cher Amiel,

...Ce n'est pas tout plaisir que de courir le monde, et celui qui, comme toi, sait consacrer toutes ses heures aux études, et, de sa chambre, parcourt les divers pays, comme les temps successifs de l'histoire, n'est point à plaindre. Pour une chose que l'on fait en Suède, et surtout en Russie, il en est deux que l'on eût désiré accomplir, et sur lesquelles on est censé pouvoir donner des renseignements aux compatriotes qui attendent des récits. Les miens seront fort maigres, je t'en avertis. Des impressions, bien plus que des descriptions, seront pour moi le fruit de ce voyage, que je ne regrette en aucune manière. — La Suède et la Russie

ne seront plus pour moi des pays inconnus, au physique et au moral. Le cercle ainsi étendu, par ma propre observation, de mes connaissances géographiques ou historiques, sera comme un cadre dans lequel viendront se ranger plus tard, avec un plus haut degré d'intérêt, lectures ou récits. Je suis enchanté par exemple, d'avoir visité la Suède. T'en faire des descriptions serait inutile: tu en sais plus que moi. L'aspect de Stockholm m'a plu infiniment, ainsi que les environs. Une revue, qui a eu lieu à Drottningholm, durant mon premier séjour, m'a fourni l'occasion de voir réunie presque toute la population suédoise, représentée dans ses éléments divers, Roi et princes, armée, bourgeois etc. Gripsholm a fait passer devant mes yeux l'ancienne histoire du pays. Il en est de même de Riddarholm, et de quelques monuments d'Upsal. Je reviens de cette dernière ville. Le prof. Schröder a reçu de fort bon oeil ta brochure, et son porteur de même. Sa conversation et celle de plusieurs de ses collègues, qui m'ont reçu avec beaucoup d'amabilité, m'a infiniment intéressé. Malheureusement, Gejer n'est pas encore revenu: c'est celui que j'eusse eu le plus de joie à rencontrer. Tu as je pense, suivant l'habitude des voyageurs, poussé la pointe jusqu'aux mines de Danemora, cet enfer en miniature, creusé par la main de l'homme. Ma course dans cette contrée, jusqu'à Urbehus, m'a donné des preuves très agréables de l'hospitalité des Suédois envers les étrangers. Ils se trouvent liés immédiatement avec tous ceux qui, dans le pays, peuvent échanger avec eux quelques paroles de français ou d'allemand.

C'est surtout de la Russie que tu désires que je te parle. Le paquebot, Fürst Mentschikoff, sur lequel se trouvait, réunie de plusieurs nations, une fort agréable société de langue française, nous a transporté en cinq jours à St Petersbourg. C'est une ville curieuse à avoir vue que cette splendide capitale, qui cherche à réunir toutes les merveilles de l'architecture européenne, pour éblouir une nation qui n'en est pas encore digne. Larges et droites rues, quais, jardins, palais, tout est d'une rare beauté, beauté froide. On aimerait plus de vie dans ce corps si richement habillé. Le récit de l'*Allg. Ztg.* t'aura peut-être appris plus de détails sur les fêtes de Peterhof que je ne puis t'en donner. Il t'eût fallu

contempler l'illumination. Tu eusses tracé de cette féérie une description en style oriental, — ton ami ne pourrait te fournir que de la prose, et obscurcir le tableau que ton imagination s'en est peut-être formée. J'ai rencontré plus d'une fois l'Empereur au milieu de sa famille et de sa Cour, sans lui être présenté directement. C'eussent été démarches et formalités peu attrayantes, que je n'eusse entreprises qu'assuré d'un bon accueil. Personne ne m'ayant fait à cet égard des avances positives, j'ai fait ce qui me paraissait le plus convenable à ma personne, me tenir coi très modestement....

...Moscou, c'est là la vraie capitale Russe, à demi orientale, d'un aspect éminemment original. On se fait du Kremlin une idée parfois fausse. Il faut le voir pour comprendre la vie moscovite. Ces coupoles, ces églises peintes du haut en bas, ne sont pas belles, mais elles révèlent un monde à part. Je me plaisais infiniment à Moscou, où j'ai trouvé quelques compatriotes et, de la part de plusieurs Russes, un fort bon accueil. La compagnie de M. Soret était fort agréable; elle diminuait l'insipidité des six jours de route en diligence....

Au revoir, j'espère, dans quelques mois, à Genève: nous parlerons voyages, littérature, politique, philosophie même etc.

Tout à toi

Ch. L. F.

1846—1847.

à M. Charles Le Fort, à Genève.

Berlin, le 24 Novembre 1846.

Vieux camarade et cher ami

...Tu partis vers le 15 Juin pour la Russie, me laissant en disposition de revenir cet hiver à Genève, après avoir travaillé pendant les vacances à Berlin. Le 1er Septembre, après une vigoureuse résolution, je changeai ce plan. Le médecin m'ordonnait de courir. Je courus: mais où? c'était la question. Pour résoudre une difficulté, il me faut habituellement résoudre une longue chaîne de questions antérieures ou postérieures. Pour cela, je me concentrai. Enfin, je me décidai. J'adoptai le plan suivant:

demi-mois de bains de mer; voyage, par Hambourg, en Hollande et Belgique, si le temps le permettait; retour par Cologne et Cassel — voilà pour les vacances. Berlin encore — voilà pour l'hiver. Sauf le violent coude occasionné par notre révolution, qui faillit tout bouleverser, mon plan s'est effectué. Parti le 5 Septembre de Berlin, j'arrivai, après deux semaines de bains à l'île de Norderney (14—27), sur la terre hollandaise, à l'angle Nord-Est de la province de Groningue. Clopin-clopant à travers la Drenthe, l'Over Yssel, la Gueldre, Utrecht, la Hollande et la Zélande, j'étais un soir, le 14, tout «gemüthlich» à la Haye, quand les foudroyantes nouvelles de Genève me transpercèrent, place Lange Pooten, à côté d'un verre de limonade, dans un lieu, nommé Café français. Je voulais partir bride abattue; la nuit porta conseil. Arriver trois semaines après une révolution suisse, c'est le moyen de n'en rien voir. Toutefois, pour être à portée, si l'on me désirait, et si les suites le commandaient, je jetai une lettre à la poste, dont je vins chercher la réponse jusqu'à Heidelberg. Cette lettre, que l'attendis deux jours, me libéra. Voilà pourquoi je suis ici. Après quatre couchées chez mes excellents et anciens hôtes, visites aux amis, au château, au philosophe Wez, promenades et dîner avec le cher Pury, qui vit en ermite et que tu dois avoir vu au passage, je repris, le coeur gros, mes étapes vers le Nord, je quittais une sorte de patrie. En y arrivant, le coeur me battait comme à un enfant; je fus tout surpris de cet attachement pour Heidelberg. Il me fallut une semaine pour me traîner jusqu'à Berlin, car j'évitai la route battue. Tel est le squelette de mon voyage. Je chercherai à l'habiller après avoir répondu à ta lettre.

Vieille de deux mois à son arrivée, elle ne m'en intéressa pas moins. Quoique sobre de descriptions et même d'impressions, elle laisse pourtant transpercer une vraie satisfaction, et c'est le principal. Des vertes coupoles du Kremlin aux profondeurs humides des mines de Danemora, j'ai pu un peu te suivre, à travers les ennuis de la campagne russe et les splendeurs féériques des noces impériales. J'ai revu avec toi les horizons connus, la Baltique, l'Uppland, Stockholm et le Mélar, et essayé de me figurer Pétersbourg et Moscou.... Seulement je n'ai pas été étonné que tu te sois « tenu coi » dans la capitale de toutes les Russies. Tes dis-

cours révolutionnaires ayant fait mettre les Suisses à la porte de l'empire, tu devais être peu empressé à remercier l'empereur de son obligeant ukase. Farouche Le Fort! va, les pauvres institutrices que la douane refuse comme marchandise prohibée, reviennent en maudissant ton nom! Gabelou, cancrène, Cobden retourné, c'est la moindre partie des épithètes qu'elles te prodiguent.

Tu es arrivé trop tard pour prendre la mèche et le bonnet de police. Je t'en félicite. — 1. Tu n'oublieras pas de me donner quelques renseignements *intimes* sur l'état des choses, je connais tout ce que les journaux de Berne et de Zurich rapportent, mais pas davantage. — 2. Donne-moi aussi des détails sur les familles fugitives; 3. 4. 5., sur la position du *radicalisme communiste* chez nous, sur les influences du jour (Alméras p. ex.), sur l'Académie, bref sur le présent et l'avenir des personnes et des institutions, mais en termes aussi concis que possible. Que faites-vous, vous autres, jeunes conservateurs, Aubert, Achard, Martin, toi etc.? J'ai lu la description de cette triste mort de Puérari, et de ses solennelles funérailles: c'est un cruel événement. ... 6. Trace-moi une légère esquisse de la *Jeune Genève,* et de la situation de nos divers amis. J'aimerais ne pas tomber de la lune à mon retour, au milieu de toutes ces passions et de ces partis en lutte. — 7. La *Bibliothèque Universelle* est-elle interrompue momentanément?...

Diantre, et les détails sur mon voyage? Pour eux, le reste. En somme j'en suis fort satisfait. J'ai fait une collection de souvenirs très-variés, en hommes, choses, paysages, musées; j'ai vu des savants, des tableaux, des dunes, des universités, des cathédrales, écluses, canaux, fleuves et mer, des boeufs et des fromages, burgs ruinés et châteaux modernes, des ciels d'or, d'azur, d'orange, de perle, des nuages ventre-de-biche, gorge-de-pigeon, dos-de-crapaud; j'ai retrouvé des traces historiques de tout âge, de Drusus à Charlemagne, et de Philippe II à Napoléon; bref, tout un tourbillon voltigeant et changeant de formes et de choses, et c'est ce que je cherchais. Je désirais savoir ce que voulait dire et ce que renfermait ce nom Hollande, et j'en ai maintenant une idée. Cette langue, ce peuple, son histoire, son pays, ses moeurs, son industrie et ses arts, sa littérature et sa science, ne me sont

plus tout à fait lettre close. Je n'en sais pas ce que je voudrais, mais je sais comment je puis apprendre le reste, et c'est tout ce qu'il faut. Un premier voyage est une pierre d'attente. La politique, la Religion, le Commerce, la Navigation, la Science prononcent avec respect le nom des Pays-Bas. Ils ont tenu leur rang dans l'histoire du Monde. Ils ont brisé les monarchies absolues de Philippe II et de Louis XIV, défendu la Réformation, agrandi le monde, et trouvé le troisième continent, créé une des deux moitiés de la peinture, ont été les maîtres de la mer au 17e siècle, et de l'érudition à la Renaissance. Petit peuple patient et intrépide, silencieux et héroïque, son existence, encore aujourd'hui, est une merveille continue, une lutte désespérée contre les deux plus grandes forces connues de la nature et de la société: contre l'Océan, dont les vagues grondent au niveau des toits qui couvrent ses campagnes; et contre une dette énorme, trente-et-une fois plus forte que ses revenus, deux fois plus grande par tête que celle de l'Angleterre (statistique de Reden, 1844), autre océan non moins formidable, qui menace de l'engloutir.

Adieu, cher ami. Salue bien Heim, Bordier, Vuy, Bouvier, et tous nos amis communs....

Ton affectionné

H. Fréd. Amiel.

à M. H. Fréd Amiel, à Berlin.

Genève, Mercredi 9 Décembre 1846.

Cher ami,

... Je ne puis que t'approuver de n'avoir point prématurément quitté l'Allemagne pour notre Suisse. Les événements y suivent un cours fatal, que la meilleure volonté des bons citoyens pourrait à cette heure difficilement arrêter. Le mieux qu'ils ont à faire, en dehors des manifestations d'opinion ou protestations que les circonstances peuvent quelquefois exiger, c'est de travailler en silence en vue de l'avenir, de se fortifier de foi et de pensée pour les jours meilleurs, où leurs forces ne seront pas inutiles à leur pays. Ainsi donc, instruis toi ou mûris ton instruc-

tion, lis, extrais, écris, cause, écoute, philosophe, conquière le docte bonnet, fais honneur à Genève par ton savoir et ta modeste renommée: je m'en réjouirais pour mon ami, pour notre ville également, mais la couronne intellectuelle que je rêvais pour elle, dont un des fleurons t'aurait été dû, court grand risque, par le temps présent, de disparaître, au milieu du tourbillon révolutionnaire et sous le double despotisme du mensonge et de la violence. — Je ne tiens point à écrire des mots à effet, ni à rien exagérer. Mais ce qui existe ne disparait point pour être tu. — Or une violation inouïe et constante de la vérité, de la justice, telle me semble être, dans son origine et dans ses diverses manifestations, le caractère dominant du régime actuel, — et c'est ce qui me peine encore plus que la présence au pouvoir de tels ou tels personnages. Comment a-t-on cherché à produire de l'agitation au sujet de la politique fédérale? par des sophismes et des calomnies. En disant nos Conseils amis du *Sonderbund,* quand ils ne font qu'être impartiaux et proposent de le dissoudre dès qu'on pourra le faire justement. En faisant de nos magistrats des réactionnaires et des jésuites. — La révolte a paru n'être qu'un acte de légitime défense, et, à son tour, l'acte de devoir des milices et du Gouvernement, auquel une trop grande longanimité peut seule être reprochée, s'est transformé en une mitraillade insensée et coupable. Et de pareilles idées, loin d'être exclusives aux défenseurs de St Gervais, s'étaient propagées chez bien des gens censés « juste milieu, » qui ne savent jamais avoir une conviction énergique, et sont les plus dangereux ennemis des gouvernements auxquels ils prétendent se rattacher. C'est eux, plus encore que les radicaux extrêmes, qui ont fait tomber le nôtre. Puis, quand il s'est agi de se saisir du pouvoir, on a cherché à couvrir d'un manteau légal l'usurpation, et, prostituant les traditions de notre vieille histoire, l'assemblée irrégulière, ratifiant sur la place du Molard les volontés de J. Fazy, s'est habillée en *Conseil général.* Après quoi, est venue l'expulsion brutale du Grand Conseil, les élections suivant un mode donnant la majorité, dans la ville, aux radicaux, dans la campagne, aux catholiques. Alors le peuple de Genève est, dit-on, « en plein exercice de sa souveraineté et de sa liberté; pour la première fois, il est réellement Suisse; d'ailleurs l'ordre et la

tranquillité n'ont jamais été plus grands etc.». Ce sont ces diverses propositions qui forment la charte du nouvel ordre de choses, et qui peuvent servir à l'apprécier. — Dans le Grand Conseil et dans la presse, on ne veut pas souffrir que le moindre doute soit porté sur la légitimité de la révolte et la légalité des nouveaux pouvoirs. — Hors de là, dans les faits extérieurs, il y a une certaine modération, produite bien plus par le propre intérêt des gouvernants que par un réel esprit de tolérance, car on ne répugne point à célébrer fastueusement la victoire, et c'est le parti extrême que l'on charge de réviser la constitution. — Je ne te parle pas de cette nouvelle oeuvre, attendu que, par le temps qui court, les influences personnelles et les situations données exercent sur notre avenir bien plus d'influence qu'une charte, que les plus forts violent dès qu'il leur convient. — Quant au Gouvernement provisoire, tu connais les masques: il se compose de deux fractions assez distinctes, dont la plus violente (J. Fazy) l'emportera très probablement sur l'autre (Gentin, Castoldi etc.) et constituera le Gouvernement définitif. — C'est alors qu'on pourra juger le nouveau régime à l'oeuvre, débarrassé de l'opposition de ses alliés.... Ici et là, le désespoir va peut-être trop loin: mais les prévisions les plus raisonnées n'offrent que du très sombre, et il faut une foi solide pour découvrir quelques taches bleues sur le ciel de la patrie. — Tu me parles de communisme: c'est la conséquence logique et rigoureuse des principes actuellement en vigueur. Le renversement du Droit public peut bien amener à l'ébranlement des bases du droit privé, et l'égalité de droits politiques est un bien infiniment moins palpable pour les masses que l'égalité matérielle. La première existait déjà. Une nouvelle secousse doit inévitablement amener des symptomes de transformation sociale. Ces symptomes n'ont pas manqué, mais ce sont des voix assez isolées jusqu'à présent. Les meneurs officiels, bien différents sur ce point des conseillers Vaudois, sont décidément opposés à cet ordre d'idées. Ils s'indignent, quand on les accuse de socialisme ou communisme, mais, portée contre la tendance générale du radicalisme, tendance dont les conséquences sont nécessairement appelées à se développer malgré le vouloir de ces MM., cette accusation est parfaitement juste. — Nos

établissements d'instruction supérieure se ressentiront de ces instincts matérialistes et niveleurs, quoique la lutte ait été moins ouvertement qu'à Lausanne dirigée contre l'aristocratie intellectuelle. L'Académie a rouvert ses cours, mais quelques uns peut-être n'iront pas jusqu'au bout, p. ex. celui de Droit constitutionnel, qui n'est guères du goût de nos magistrats. Deux professeurs ont seuls jusqu'à ce jour donné leur démission: MM. Rilliet, qui en a exposé les motifs dans une lettre adressée à ses collègues, remarquable par l'élévation de ses pensées, mais reposant sur le principe fortement contesté que le professorat est une fonction administrative, dépendante du Gouvernement, et Aug. de la Rive, fondant la sienne sur sa participation, d'un côté au rectorat, de l'autre aux affaires politiques. Celui-ci déclare en même temps être prêt à se rendre utile aux Genevois dans toute position non officielle, en recevant chez lui des élèves, continuant la *Bibl. Univ.*, donnant des cours à la Société des Arts, etc. On a blâmé ces messieurs dans le public conservateur. Je n'ose le faire. Ne vaut-il pas autant ce retirer, quand la conviction le commande, que d'attendre un renvoi semblable à celui qui vient de frapper l'Académie de Lausanne? La nôtre sera-t-elle modifiée, bouleversée? je n'en sais rien, et il m'est impossible de te donner des renseignements à cet égard. Tu jugeras à mes nouvelles qu'elles partent d'un reclus qui vit assez casanièrement et sans se mêler aucunement des débats politiques, pas même assiste au Grand Conseil. Quant à ce que tu trouveras au retour, ce n'est qu'au moment même que tu pourras le savoir. D'ici là, que de choses peuvent se passer encore! D'ailleurs, la ville est calme; plusieurs familles passent l'hiver à la campagne; le nombre de celles qui durant l'hiver vont à l'étranger chaque année s'est augmenté de quelques unes, en petit nombre. Un ou deux magistrats ont été chercher à l'étranger des occupations qu'ils n'avaient plus ici: mais à peine peut-on parler de familles fugitives, encore moins d'émigration....

...Excuse l'incorrect de mon exposition politique, et conserve-moi ta vieille affection. Tout à toi

Ch. L. F.

Note de la main d'Amiel.

1. *Nouv. politiques.* Le grand mal actuel est violation constante de la justice et de la vérité. — Conduite extérieure, modération. — Des deux fractions du radicalisme, la plus violente (Fazy) éliminera l'autre.

2. *Communisme.* Les chefs s'en défendent avec indignation. Le vent y pousse.

3. *Académie.* Menacée naturellement par les instincts niveleurs. 2 démissions (Rilliet et De la Rive): leur opportunité contestée.

4. *Nouv. de familles.* Pas d'émigration. Quelques-unes de plus en Italie ou à la campagne. Quelques magistrats à l'étranger....

à M. Charles Le Fort, à Genève.

Berlin, le 2 de 1847.

Mon vieux camarade,

Du haut de mon nouveau perchoir (3e étage du No 66 de la Jägerstrasse), où je me réveille pour la seconde fois, je veux ce matin *te, vous* et *nous* souhaiter la Bonne Année; il est certain que nous en avons tous besoin, patrie, parents, amis, et à quelque parti qu'on appartienne, quel que soit le lieu qu'on habite, des voeux ne font jamais de mal et peuvent quelquefois faire du bien, au coeur au moins. Ainsi veuille les accepter, malgré leur antiquité à l'époque où ils te parviendront. — Les extrêmes s'appellent; après avoir tant couru le monde en été et en automne, tu sembles maintenant ne pas même courir la rue, et vivre en reclus. Tu faisais trente lieues par jour, aujourd'hui trente pas ont l'air de te suffire. Tu vas loger au Grand-Mézel, me dis-tu. La démangeaison matrimoniale te pousse-t-elle hors du logis paternel? Du reste, tu as de si bons et si nombreux exemples de ce genre dans tes camarades, que je concevrais l'entraînement. Ta lettre du 9 Décembre respirait une tristesse assez découragée. Le ciel de la patrie n'avait plus à tes yeux « de taches bleues » pour fortifier l'espérance. Néanmoins tu revenais à une résignation ferme et active, à la résolution « de travailler en silence pour les jours meilleurs, » et c'est sur cette impression que ton caractère calme et porté à la confiance, doit t'avoir poussé à rester....

... Quant à la démission de MM. Rilliet et De la Rive, l'ami A. est beaucoup moins indulgent que toi, et y voit une faute très

blâmable. N'est-ce pas en effet aller trop loin, que de compromettre une institution pour sa propre satisfaction personnelle? d'agacer un ennemi qui a la force pour lui, mais qui n'a pas encore de rancune, ni encore de prétexte positif? Du reste, je ne pose ici que des questions. Il faut être plus près des gens et des faits, pour donner les réponses. Seulement, si j'ai été bien informé, il y aurait eu chez une personne influente de l'Académie, qui est en relation avec les hommes au pouvoir, une réunion où l'on se serait accordé à conserver intacte l'institution académique, comme sauvegarde de l'intelligence du pays. Si le fait est vrai, n'est-ce pas une imprudence, que d'« astiquer » par des brochures l'opinion encore impartiale, et de vouloir à toute force faire entrer l'enseignement dans les voies des partis? L'Eglise et la Science n'ont que faire de politique, et sont au-dessus des querelles du jour. Tâche donc de faire comprendre ce seul aphorisme: *On ne peut éviter les attaques, mais bien les fautes,* et par là quelquefois les défaites. Ne pas renouveler, en pur plagiat et avec l'illusion et l'ensemble de moins, la tentative manquée du clergé vaudois. Notre Académie ne pourrait répéter qu'avec ridicule ce qui, à Lausanne, fut emporté d'enthousiasme. Ses griefs n'ont d'ailleurs aucune analogie. Je ne puis être d'accord avec le principe Rilliet. Un professeur n'est pas un caporal qui reçoit le mot d'ordre d'en haut, c'est bon en Russie. Dans les pays civilisés, on sait que la science est libre de naissance et de nature; si vous voulez des hommes libres, des citoyens résolus et éclairés, il leur faut un enseignement qui ne reconnaît d'autre limite que la vérité. Le professeur dépend de l'Etat en un sens, puisqu'il est nommé et soldé par lui, *mais il est nommé précisément pour être libre,* et pour faire des esprits libres; non pour donner des opinions, mais pour apprendre à juger les opinions; non pour faire des libéraux ou des radicaux ou des aristocrates, mais tout simplement des hommes. Un professeur qui veut inculquer une opinion, n'est qu'un maître d'école, un caporal. Son rôle est de faire réfléchir, de donner des raisons, d'argumenter, non d'imposer; et s'il ne donne pas les raisons contre, autant que les raisons pour, il n'est pas un homme de science, mais un homme de parti. La science n'a point de parti, elle n'est hostile qu'au préjugé; les savants

doivent être de même, dans leur enseignement et dans leur position. — Ceci soit dit contre le principe en question. Il est clair que, dans l'espèce, on peut employer celui que je lui substitue contre les académiciens genevois autant que contre leurs adversaires. Il est possible qu'ils ne soient pas ce qu'ils doivent être; qu'ils changent donc, mais que ce ne soit pas pour faire pis, mais pour faire mieux. Et surtout, qu'ils s'améliorent volontairement. Sur l'espèce, d'autres décideront. Je ne me prononce que sur le principe. Je crains bien que, si l'Académie tombe, il n'y ait pour plus de la moitié de sa faute....

... J'ai passé très-joyeusement ces fêtes de Noël à Nouvel-an; soirées, soupers, visites se sont succédés sans interruption. J'ai eu des jouissances de coeur, des lettres charmantes, reçu et donné des cadeaux, pensé à tous ceux qui me sont chers, beaucoup barbouillé de papier de poste; bref le temps a passé bien vite. J'étais d'accord avec moi-même, et content des autres, j'ai rencontré de l'affection; de sorte que la mélancolie ordinaire à ces jours passés à l'étranger, m'a été totalement épargnée. Je n'eusse désiré que quelques lettres d'amis, mais leur activité épistolaire va toujours décroissant, et en comparant hier les trois dernières années, je vois que la progression des lettres décroît en raison directe de l'accroissement de l'absence. Si seulement ce n'était que les lettres!... Que penses-tu du projet Considérant? Si le *procédé* n'est pas réalisable, le *but* au moins est généreux, et l'idée ingénieuse. Si la majorité est un despote, il est au moins désirable qu'elle n'ait que ses propres forces, et n'absorbe pas celles qui lui font contrepoids. Considérant est un démocrate de bonne foi.

... Nous avons eu un souper suisse le 28 Décembre, assez singulier. Roth, qui est revenu ici depuis deux mois et doit bientôt partir, s'était mis de son chef à la tête d'une entreprise semblable à celle de l'année passée. Mais il a rencontré trop d'opposition. D'Erlach (qui est encore ici et te salue ainsi que Klote) a, sur mon insistance, repris l'affaire, et le second projet a réussi. Mais bien froidement. Pour ne fâcher personne, il n'y a pas eu de toast. Il n'y a pas ici plus d'union que dans le pays. Les répugnances vont jusqu'à l'incompatibilité. On entend les mots de

« mépris, » d'« antipathie, » etc. Cela m'a fait de la peine, d'autant plus que nous avions renoncé à notre Escalade, pour nous rattacher à une fête plus générale. Le 28, nous étions vingt-cinq à trente; mais il manquait la cordialité....

...Je connais deux nouvelles maisons, les Lepsius (où j'ai vu il y a quelque temps une réunion des plus brillantes, Humboldt, le sculpteur Rauch, les Grimm, Perthes, Douck, Rose, etc.) et Heyse. Je comptais me faire présenter chez Stahl et Neander, mais je n'aurai guère le temps de les cultiver....

à M. Charles Le Fort, à Genève.

Berlin, le 29 Décembre 1847.

Mon cher ermite me permettra de troubler sa solitude par deux mots de souvenir. Qu'il y a longtemps que ma chrestomathie suédoise m'attend, et que le rendez-vous, entre nous convenu, est passé! Que veux-tu, cher ami? l'on propose et les événements disposent. J'espérais bien pouvoir, à ce Nouvel-an-ci, prendre ma revanche du charmant Schiller dont tu me fis la surprise à Berlin. Encore une fois, partie remise. — Tu t'es, m'a-t-on dit, creusé une cellule dans les rochers du Grand-Mézel, inabordable comme celle de St Jérôme ou de la sibylle de Cumes. Aucun lion n'en défend l'entrée, mais un boulevard de bouquins en interdit la porte. La sibylle aurait, dans ce cas, fait relier ses feuilles encore volantes au temps d'Enée, et tu te serais, dans ton humeur farouche, constitué son héritier. Que fais-tu dans ton antre, cher sauvage? On ne te voit plus, la renommée a tamponné ses trompettes à ton sujet, personne ne me dit ce que tu deviens, pas même toi. Du reste, je sens qu'il y a de l'impertinence dans ces questions, quand elles se retournent si bien contre moi; ne me seraient-elles pas dictées par la ruse instinctive des femmes, avant et après Putiphar, qui accusent pour n'être pas accusées et emploient l'agression pour défensive? N'importe, n'y vois que la marque de l'intérêt que j'ai pour toi, et tu seras dans le vrai.

Mais je m'ingénie bien à tort pour trouver ce que tu fais, quand nos affaires suisses te persécutent. Qui sait? tu es peut-être à Sion, à fumer le cigare de l'ennui avec notre garnison genevoise? en tout cas, tu supputes les chances de l'avenir, tu relis l'histoire de la République helvétique indivisible, ou de l'époque du Concordat, pesant le pour et le contre d'un pacte plus unitaire. Tu te demandes si la Diète actuelle, nommée pour l'action, est bien propre à la législation; si elle peut procéder à une réforme du parti, sans avoir retrempé ses pouvoirs dans les conseils cantonaux; si, dans l'intérêt même d'une pacification durable, elle ne doit pas ajouter à l'énergie la modération, et ne pas tendre l'arc de la victoire jusqu'à le briser. La question de la souveraineté cantonale est la difficulté. Trouver une combinaison qui, n'enlevant à l'ancien principe que son exclusisme, l'associe avec le nouveau; tenir compte de l'histoire, mais aussi du présent; pondérer le cantonalisme par l'importance proportionnelle numérique, tel est évidemment la tâche du nouveau pacte. Sacrifier le principe du nombre au cantonalisme, c'est nous laisser dans l'anarchie actuelle; sacrifier le principe cantonal à la majorité du chiffre, c'est en préparer une plus violente pour l'avenir. L'histoire de tous les états montre une lutte pareille entre le centre et la périphérie, entre la tendance à l'ordre et celle à l'indépendance, entre le besoin d'unité et l'attachement à l'originalité, entre les membres et l'estomac. L'histoire de toutes les monarchies est là pour le prouver. Mieux que cela, l'histoire de tous les organismes: le cerveau n'établit sa prépondérance qu'après avoir lutté, à travers toutes les espèces animales, contre la république des ganglions. Ceci ne veut pas dire que la Confédération Helvétique doive devenir monarchie: la monarchie n'est qu'une forme de l'unité, mais elle tend à plus d'unité. Elle sent le besoin de se concentrer davantage, de donner plus de place aux intérêts généraux et moins aux intérêts locaux. Chemins de fer, commerce, douanes, questions politiques, tout cela exige plus d'ensemble. Il faut surtout que les questions puissent se résoudre sans recourir éternellement à l'épée; il faut que les grands cantons puissent être forcés à l'obéissance (les petits oublient un peu cet avantage); il faut que nous puissions mener nos affaires sans donner lieu aux insolents bons

offices des grandes puissances. Il nous faut enfin un organisme qui soit ouvert au progrès, qui permette un élargissement, qui puisse se modifier sans éclater, et résoudre sans détruire. Les perpétuelles révolutions périphériques deviendront moins faciles. Nous pourrons avoir une université fédérale. Nous serons moins friables, vis-à-vis des caprices de l'étranger. Bref, il semble que l'insurrection tend à se supprimer, en tendant à la centralisation. Il y a bien là certains avantages. Seulement, l'excès inverse est à éviter. L'excès d'ordre, c'est le despotisme. Et le despotisme est peu suisse. Aussi est-ce bien une conciliation que j'entends. Nous avons surtout donné, jusqu'ici, aux centres ganglionnaires. La Diète est une agglomération, non un encéphale. Nous semblons chercher à faire de notre fédération une confédération. Trouvera-t-on la farine qui convient à ce besoin légitime? voilà l'important. Tu vois que j'évite toute désignation de partis, d'intrigues subsidiaires, d'intérêts personnels, pour essayer de caractériser le mouvement général, tel qu'il m'apparaît en gros. Une lettre ne peut faire davantage. Je regrette des conversations sur ce sujet, pour m'éclairer. Tu pourrais y suppléer par quelques considérations écrites. — Mr le lieutenant de Mandrot, que tu as connu, a rédigé un plan de petite armée permanente, qu'il va envoyer en Suisse. C'est le moment de grouper toutes les lumières. Les conjonctures actuelles sont des plus favorables à une fondation. Les hommes manqueront-ils à l'oeuvre? — Que penses-tu des nouveaux arrangements de la *Bibliothèque Universelle?* quelle réforme les nouveaux projets font-ils subir à l'Académie?...

Décris-moi un peu l'attitude politique de tous nos camarades et contemporains, que je n'aie pas l'air de tomber de la lune quand je les reverrai; et aussi le catalogue de leur progéniture...

Humbert (qui est revenu à Berlin), me racontait l'émigration de toute une couvée de nos amis: les Gautier, Achard, Aubert, Lullin, et je ne sais plus qui encore. La couvée se serait retirée à Paris. La bouderie ne finira guère qu'en été; Genève est si agréable, quand les ombrages couvrent les sentiers, et que les voiles argentent le lac...

1872.

à M. Ch. Le Fort.

Genève, le 27 Mai 1872[10].

Cher ami, camarade et collègue,

L'ingratitude te poursuit dans une autre partie de tes travaux, et dans le seconde ou troisième de tes carrières parallèles. Cette obstination de la malveillance me chagrine et m'irrite. Permets-moi de t'apporter ici l'expression de ma sympathie et de mon estime. Heureusement, tu as de quoi dédaigner ces duretés agressives de la fortune. Elles ne peuvent t'atteindre ni dans ta carrière de philanthropique dévouement, ni dans ta carrière de science et d'érudition. Tous les ennuis qui t'ont été infligés comme professeur, député ou juge, seront, au contraire, un service rendu à l'homme de bien, à l'historien et au jurisconsulte, en rendant à ceux-ci tout le temps que lui dérobaient tant d'autres occupations.

J'incline à croire qu'à notre âge, la simplification est une chose désirable. Et dans ce cas, tes ingrats t'auront été utiles, sans le vouloir. Ce sera leur punition et ta récompense.

En tout cas, accepte, cher et ancien camarade, l'assurance de mon cordial attachement, et ne te laisse pas entamer par ces vilaines expériences de la vie.

ton dévoué

H. Fréd. Amiel.

---

[10] De la correspondance, espacée et réduite, qu'échangèrent, d'une rue de Genève à l'autre, les deux anciens condisciples, je détache, en guise de conclusion à ce tableau de jeunesse, une lettre d'Amiel à Le Fort, au moment où celui-ci, découragé dans son enseignement académique, s'en retirait. Elle témoigne de sa constance, tandis que l'ancien faisceau des camaraderies s'était disjoint et rompu, de leur estime réciproque, de la délicatesse aussi et de la distinction de leurs sentiments. B. B.